

Damien Ruffier

Tisseur dans les *Montagnes du Matin*

(souvenirs)

Village de Forez

2001



Damien Ruffier
(1926-2004)

Damien Ruffier

(1926-2004)

Né à Cottance le 22 août 1926, Damien Ruffier a toujours vécu dans la maison et dans l'atelier de ses parents. Son père tisseur à bras de gaze à bluter à domicile et sa mère ouvrière à l'usine Brulat au Reynard l'ont très tôt habitué au bruit du métier et à l'exigence du travail à rendre au "donneur d'ordre". Il commence à travailler à 14 ans, dans l'usine, avec sa mère. Après le certificat d'études, il fréquente l'école de tissage de Tarare afin d'obtenir le CAP de gareur. Il part tous les samedis à vélo pour suivre les cours et grimper la côte ! Ensuite il devient gareur chez Varillon à Panissières, usine de tissu pour corset.

La guerre lui vaut un appel pour le STO et, pour l'éviter, il se cache dans une ferme. Après l'armistice il reprend son métier et revient en 1948 à l'usine Brulat comme gareur jusqu'à la fermeture en 1957.

Entre-temps il s'est marié en septembre 1949 et il a la joie d'élever ses trois enfants. Il s'installe chez lui dans l'atelier familial et travaille avec sa femme. Ils s'équipent de quatre métiers mécaniques qu'ils renouvellent régulièrement. Le couple travaille pour les coopératives de Panissières et de Rozier-en-Donzy dont Damien est administrateur. Très bon professionnel, il tissait de beaux tissus d'ameublement : entre autres ceux de la chambre de la Reine au château de Chambord et ceux utilisés pour la réfection du petit Trianon.

Le 14 mars 1971, il est élu au conseil municipal de Cottance. Le 13 mars 1977, il devient premier adjoint. Il participe activement à l'ouverture du fameux sentier du monorail et adhère au premier syndicat d'initiative communal. Le 19 mars 1983, il est élu maire et il souhaite "passer la main" en 1995. Il reste tout de même simple conseiller jusqu'en 2001. Dans tous ses mandats il participe à la modernisation de sa commune : salle des fêtes, lagunage, voirie, cantine scolaire (créée dès 1960) etc. et aux actions de développement du SICMAT.

Dans le cadre d'un contrat culturel avec la Région, le projet d'un conservatoire du tissage dans les montagnes du Matin prend forme avec le musée du tissage de Bussières. La commune de Panissières achète l'usine en 1991 et réfléchit à un équipement complémentaire axé sur le patrimoine d'un bâtiment de 1856 et sur l'évolution des produits avec le savoir-faire et l'histoire des ouvriers pendant 150 ans.

Damien Ruffier fait partie des premiers partenaires. Il est de toutes les corvées. Il déblaie et trie, grâce à ses connaissances, chaque pièce, chaque bobine, chaque mécanique et dans sa bonne humeur ne se décourage jamais. Il peut être fier de ce que, maintenant, nous pouvons faire partager avec les visiteurs de la sueur et de l'inventivité des ouvriers et des maîtres-tisseurs de chez nous.

C'était aussi un homme simple et bon qui aimait les gens. Homme de la campagne, il était fier de parler le patois de son village. Il avait, pendant plusieurs années, participé aux veillées du groupe *Patois vivant* à Montbrison où il excellait comme conteur.

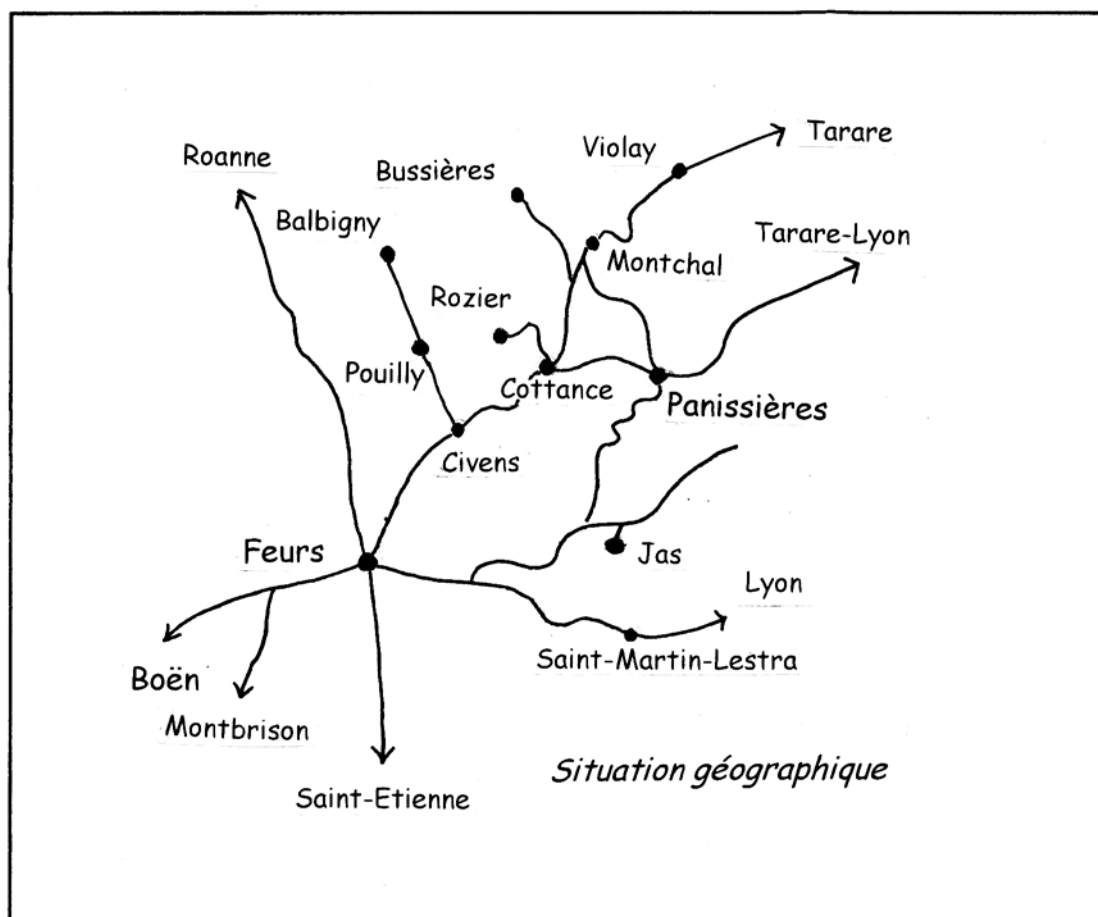
En 2002 il se retire à Panissières. Après le décès de son épouse en 2003 son état général se dégrade vite et il décède en juin 2004. Damien a retrouvé tous les siens déjà partis. Il aimait tant de choses : les motos, les abeilles, les arbres qu'il recherchait dans les anciennes variétés locales, et cette soie si vivante entre ses doigts. Adieu l'Ami.

Village de Forez

avec le concours de Françoise Veillon

En souvenir :

- de mes parents,
- de M. Tachon, mon professeur de tissage,
- de tous les paysans tisseurs des montagnes du Matin.



Je remercie bien sincèrement M. Barou et l'équipe de *Village de Forez* et du Centre Social de Montbrison qui ont permis cette publication.

Photo de la page de couverture :

Personnel de l'usine Brulas de Cottance en 1913 (carte postale ancienne).

Paysans tisseurs des Montagnes du Matin

Les Montagnes du Matin ce sont les villages en face des Montagnes du Soir. Lorsque j'étais enfant je me disputais souvent avec mon frère, nous avions des caractères bien différents et notre mère nous grondait tous les deux et nous disait : Quand vous serez grands et qu'il y en aura un sur la Montagne du Soir et l'autre ici vous serez contents de vous retrouver.

Nombreux sont les villages des Montagnes du Matin pour lesquels le tissage remonte certainement aux plus anciennes activités de la région. Nous faisons partie de la région lyonnaise et ce sont des ouvriers italiens revenant de la Touraine au temps de Louis XI qui, en rentrant chez eux, se sont installés dans la ville de Lyon et y ont développé le tissage.

Dans nos villages, le tissage à bras remonte donc à plusieurs siècles. Les fermes étaient très petites. Les paysans avaient trois ou quatre vaches et deux métiers à bras. Au 18^e siècle le chanvre était cultivé dans la bonne terre qu'on appelait la terre du chenavis. Sur le territoire de la commune de Bussières, il existe d'ailleurs un hameau nommé Chenevoux. Ce chanvre était coupé en temps voulu et mis à tremper dans une *boutasse*¹ pour le rouissage. Il était ensuite filé et tissé par les paysans tisseurs. Il servait à faire les draps, les chemises d'homme et de femme, les torchons... en somme tout ce qui forme le trousseau des jeunes filles.

Les fermes de chez nous, comme dans la région roannaise, avaient de deux à cinq hectares seulement. Les bâtiments comprenaient l'habitation, l'étable, la grange et la boutique. C'était un local souvent un peu enterré dans lequel on pouvait monter deux ou quatre métiers à bras. J'ai connu une petite ferme où il y avait quatre vaches et quatre métiers à bras. Les parents tissaient et leurs deux filles aussi Elles avaient commencé à travailler à l'âge de 13 ans.

Souvent les hommes ne tissaient pas l'été mais assuraient les travaux de la ferme. Au début du 20^e siècle, l'industrie textile se développant, des usines se sont construites dans tous les villages où l'électricité était arrivée. A Cottance, il y avait cinq usines de tissage comportant chacune de vingt à quarante métiers mécaniques.

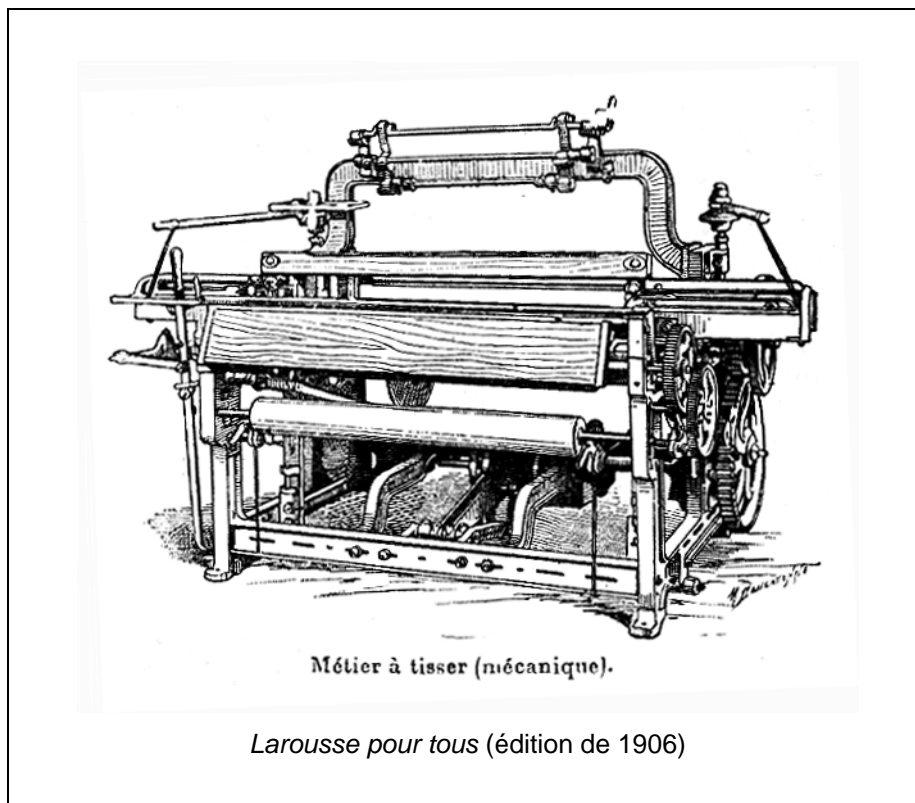
Je dis bien "il y avait" car ces usines ont fermé leurs portes les unes après les autres à partir de 1960. C'était le début de la crise du textile qui a été provoquée par le développement du tissage dans les pays en voie de développement comme l'Afrique du Nord et surtout par l'arrivée des métiers sans navette.

Le métier à bras a été remplacé par le métier mécanique à navette qui a un rendement triple et demande un travail beaucoup moins pénible. A partir des années 1970-1980, le métier à navette, à son tour, est remplacé par le métier sans navette.

Les cinq usines de tissage de Cottance

Tissage Lauvergnat, rue Marchand,
Tissage Terrillon, rue Marchand,
Tissage Fortoul, rue Marchand,
Tissage Giroud, route de Panissières,
Tissage Fortoul (usine Brulas), Le Reynard.

¹ *Boutasse* : terme local pour désigner une réserve d'eau dans un jardin.



Revenons à Cottance et à nos métiers à bras, en campagne...

Je suis né le 22 août 1926 à Cottance, un village des Montagnes du Matin. Cottance est situé sur les contreforts des monts du Lyonnais, à 5 km de Panissières, à 9 km de Feurs, à 23 km de Tarare, à 35 km de Montbrison, 40 km de Saint-Etienne. Les villages les plus proches sont Rozier-en-Donzy (3 km) et Montchal (4 km). L'altitude est de 545 m à la mairie. Elle varie de 450 m au point le plus bas à 657 m, point culminant, en limite de la commune de Bussières.

La population qui avait dépassé 1 300 habitants au 19^e siècle est aujourd'hui de seulement 557 habitants mais depuis quelques années elle est, à nouveau, en augmentation. De Cottance on a un panorama magnifique orienté au midi : la plaine, les monts du Forez... Le climat de semi-altitude fait une partie de son charme car le village est à l'écart des brouillards de la plaine et, en hiver, des brumes de Violay (1 000 m).

Je me souviens de mon père qui a tissé à bras jusqu'en 1934. Je me rappelle qu'il tissait des articles en soie pour la maison *Volet-Biguet* de Lyon par l'intermédiaire du donneur d'ordre, M. Berger, de Panissières, qui faisait sa tournée des tisseurs, à pied, bien sûr. Toutes les fois qu'il venait chez nous, il se disputait avec mon père car le prix au mètre baissait et M. Berger lui disait : "Mais ces articles, on les fait sur métiers mécaniques !"

Mon père rentra ensuite à l'usine *Brulas* qui avait été construite de 1909 à 1911 sur la rivière la Charpassonne. Le métier à bras était condamné par le progrès technique. En quelques années, ces tisseurs à bras disparurent ou se reconvertirent pour tisser la gaze à bluter.

La gaze à bluter est un tissu spécial. Comme son nom l'indique elle servait à séparer la farine du son après l'écrasement du blé. C'est un tamis aux trous plus ou moins fins mais très réguliers. On peut voir encore ce genre de tamis au moulin de Crémeaux. Ce tissu ne pouvait se faire que sur métier à bras car pour obtenir un carré le fil de chaîne faisait un demi-tour sur son voisin à chaque passage de trame. C'était en soie naturelle et donc un article très délicat à tisser.

Panissières était la capitale de la gaze à bluter. Il y avait deux fabriques : les établissements *Tobler* et *Martinod* qui fournissaient le monde entier. La maison *Tobler* venait de

Suisse et s'était implantée à Panissières au début du 20^e siècle. Les deux usines avaient au total plus de cinq cents métiers, tous situés dans la campagne. La plupart d'entre eux se trouvaient à Montchal, Sainte-Agathe-en-Donzy, Panissières et Cottance.

Le dernier tisseur de gaze à bluter, M. André Peillon, du hameau de Mezoncle à Montchal, a arrêté son activité en 1986. Il avait commencé à 16 ans, en 1942. Il a donc travaillé 44 ans sur un métier à bras. Avec sa petite ferme qui n'avait que trois vaches, il a élevé ses trois enfants. Aujourd'hui son métier a été remonté à l'Ecomusée de Roanne mais il ne fonctionne pas.



Claudius Bourrat, tisseur à bras
de gaze à bluter de Montchal

De Constancia à Cottance

Le village de Cottance est très ancien. Pour son nom deux hypothèses sont retenues : le nom d'une famille, les *Constantiae*, qui à l'époque gallo-romaine, aurait eu une *villa* en ce lieu ou bien un hommage à l'empereur Constance Chlore (250-306).

L'église paroissiale est citée dès 972 : *Ecclesia Sancta Marie de Constancia*. On parle ensuite de *Constanciis*, *Constancus*, *Costances*, *Constances*... jusqu'à Cottance aujourd'hui.

L'église était primitivement sous le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. Au 18^e siècle elle est dédiée à saint Roch. Peut-être ce changement est-il dû aux épidémies de peste qui touchent la région aux 16^e et 17^e siècles.

Pendant la Révolution

Le 28 mars 1753, Pierre Mathelin, dont le frère cadet était curé de Rozier-en-Donzy, devient curé de Cottance. Quand la Révolution éclate, ce curé est toujours en fonction. Comme il est réfractaire il est remplacé par un prêtre jureur.

Sous le régime de la Terreur, alors que le tribunal révolutionnaire et la guillotine fonctionnent à Feurs, Pierre Mathelin doit se cacher tantôt dans les bois tantôt au fond d'une grange du hameau de Poyoux. Ce bâtiment appartenait à Antoine Ducreux qui, avant la Révolution, était syndic de la paroisse.

Je me rappelle bien de cette cache qui n'existe plus aujourd'hui car tout est écroulé. L'angle des murs de l'étable était très refermé, très aigu et formait un triangle d'environ 3 m de côté. Le côté étable avait été fermé avec de vieilles planches et l'accès se faisait par la grange, grâce à une trappe qui était certainement recouverte de foin lorsque le prêtre était caché. Les vases sacrés étaient cachés dans une ancienne cheminée à double paroi de la même maison. On ignore ce qu'est devenu le curé Mathelin.

L'école des Sœurs

Louis Alène qui avait été prêtre missionnaire depuis 1797 fut nommé curé de Cottance en 1803 par le cardinal Fesch, archevêque de Lyon. Il mourut en 1817 et fut remplacé par Barthélemy Sardaine. C'est lui qui légua le terrain et la maison où s'établirent les sœurs Saint-Joseph. Les religieuses tinrent là une école de filles qui fonctionna jusque dans les années 1920-1921. Cette grande bâtisse vient d'être rachetée par la commune de Cottance pour être réhabilitée.

(Voir beaucoup d'autres intéressantes précisions historiques données par la brochure Regards sur Cottance de Mmes Marie-France Le Mehaute-Robelin, Thérèse Commarmond, Bernadette Michel publiée grâce à la participation de la Commission du patrimoine cottançois et à l'aide de M. Alain Puech, maire de Cottance).

Souvenirs d'enfance

Les artisans et commerçants de mon village

J'habite toujours dans la maison de mes parents, à Cottance. Je pense que toute sa vie on garde des souvenirs de son enfance : des bons, des mauvais, des récits des parents, des voisins... On pourrait en écrire un livre.

Lorsqu'on habite la campagne je crois que l'on commence à découvrir son village à partir du jour où l'on rentre à l'école. Pour moi, cela s'est passé le premier lundi d'octobre 1932. Mon frère ayant 4 ans de plus que moi, j'allais avec lui chercher le pain. Il y avait alors deux boulangeries et nos parents nous envoyaient une fois d'un côté, une fois de l'autre.

A cette époque le pain était fait au levain et cuit au four à bois. Il n'y avait que deux sortes de pain : le pain long ou la couronne d'environ un kilo et le pain de ménage qui était une grosse tourte. En 1936-1937, le prix avait augmenté, le pain valait 28 sous le kilo. Le sou valant 5 centimes, cela faisait donc 1,40 F le kilo. Avant guerre on consommait beaucoup de pain en campagne ; on mangeait la soupe trois fois par jour.

Dans toutes les fermes, même les petites, il y avait un four à pain mais beaucoup de paysans avaient cessé de faire le pain de la maison. Ils portaient la farine de leur récolte chez le boulanger et ils ne payaient que la cuisson. Le client avait un carnet où, chaque fois, la boulangère notait la quantité de pain emportée.

Il y avait également à Cottance deux bouchers-charcutiers et un charcutier (qui ne tuait que des cochons). Ils avaient chacun leur abattoir et gagnaient bien leur vie tous les trois. Les bouchers-charcutiers avaient chacun trois ou quatre ouvriers et faisaient beaucoup de saucissons qu'ils expédiaient dans le midi de la France où ils avaient une bonne clientèle. Ces trois commerces ont aujourd'hui disparu.

Nous avons également trois épiceries et le patron de l'une d'elles faisait ce que l'on appelait le *coquetier* et le transporteur. Les fermières qui n'allaient pas au marché du mardi à Feurs apportaient leurs produits (œufs, beurre, fromages) le samedi et le dimanche matin au coquetier qui partait le lundi matin à Lyon. Et c'est comme ça que s'est développée une entreprise de transport ayant plusieurs camions. Ces véhicules ont aussi transporté des tonnes de tissu et en retour de matières textiles. Au départ, bien avant la guerre de 1939, elle servait au ramassage des produits fermiers. Elle a disparu il y a seulement deux ans.

Les cafés

Vers 1900, il y avait à Cottance sept cafés. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un seul. Le plus ancien cabaretier dont on connaisse le nom s'appelait Benoît Chavanne et exerçait en 1752.

Comme beaucoup de gens circulaient à pied, il y avait souvent des cafés situés sur les routes, entre les communes. Ainsi entre Civens et Cottance, à peu près à mi-chemin, il y avait au hameau Bresse un café qui s'appelait "au Cretoux". Le mardi, en revenant du gros marché de Feurs, les paysans de Montchal et Cottance arrêtaient leur cheval pour boire un pot, ce qui ne les empêchait de s'arrêter encore à Cottance.

Entre Cottance et Panissières, au hameau *Chez Rouze*, il y avait deux cafés, un de chaque côté de la route et de plus il y avait un moulin sur la Charpassonne. A Panissières, il y avait le marché tous les lundis matin. Les gens de la campagne aimaient bien y aller car il y avait beaucoup de marchands forains et surtout deux coquetiers qui achetaient lapins, volailles et chevreaux, beurre, œufs, fromages... Les gens des petites fermes qui n'avaient pas de cheval ou de voisins qui puissent les emmener partaient à pied avec leurs cages et leurs paniers. En revenant, les dames buvaient un café et les hommes un pot.

Je me souviens d'un voisin qui ne manquait jamais le lundi le marché de Panissières. Il rentrait donc *Chez Rouze* vers 13 ou 14 h. Avec d'autres compagnons, il cassait la croûte et tous continuaient à boire des pots pour ne rentrer chez eux qu'à bord de nuit. Souvent, ce voisin oubliait d'attacher son cheval. La bête trouvait le temps long à attendre dans l'après-midi et elle rentrait toute seule. Vers les années 1960, notre brave homme acheta une voiture et n'eut plus ce problème : la voiture attendait. Mais un lundi soir, par nuit noire, en arrivant au lieu-dit *La Broquinière* où se trouve un virage à droite très prononcé, la voiture est partie tout droit et a sauté dans la terre, cinquante centimètres en dessous, sans se renverser. Il est rentré à pied et le lendemain, il est reparti chercher la voiture qui n'avait aucun mal. Mais il disait : "Je ne comprends pas ce qui est arrivé, j'ai pourtant bien suivi les phares".

Autrefois les cafés étaient, dans le milieu rural, un lieu de rencontre où se passaient les marchés. On vendait une vache, ou on achetait une génisse, un cochon... Le dimanche, les hommes se regroupaient tous au café après la messe et certains ne s'en allaient que quand sonnait l'heure des vêpres.

Les tavernes de Panissières

Dans le tissage c'était un peu pareil. Lorsqu'on rendait une coupe si l'on trouvait un autre tisseur on allait boire un coup. Je me rappelle une fois - je ne sais plus en quelle année - je suis allé rendre une coupe à la coopérative des tissus de Panissières. Il était environ 15 h, on s'est retrouvé trois ou quatre à discuter au bureau. Un autre tisseur est arrivé avec un paquet sur le bras. Il nous a dit : *Voilà, j'ai tué mon cochon, je porte une fricassée à quelqu'un à qui je n'ai vraiment pas envie de la rendre, si vous voulez, on va la manger ensemble !* Et nous voilà partis dans un petit café où on nous fait cuire le boudin. Mais comme ça ne suffisait pas, on a mangé une boîte d'escargots et du fromage, le tout, bien arrosé, évidemment. Si bien que je suis rentré à la maison à 11 h 30 du soir sans savoir où le temps était passé. Ma femme était vraiment en peine, les enfants étaient petits et on n'avait pas le téléphone. Je crois que c'est la seule "bringue" que j'ai faite de ma vie.

La fricassée

C'est une coutume qui existe toujours chez nous. Lorsque l'on tue son cochon, on distribue aux voisins, à la famille, aux amis un morceau de boudin de 20 à 30 cm de long suivant le nombre de personnes au foyer. Ce boudin est enroulé dans une assiette avec, au milieu, les pênes, des morceaux de foie cuits, un par personne et un morceau de graisse. Le tout est recouvert par un rectangle de coiffe (le péritoine du cochon). On se rend mutuellement la fricassée que l'on peut ainsi manger pendant plusieurs mois.

J'ai repensé souvent à ce que m'avait conté un voisin, quand j'étais jeune. Cet homme était né en 1882 à Panissières et il disait, qu'avant 1900, dans la ville, il y avait deux cafés qui ne vendaient que du vin. On les appelait les tavernes et le prix de la consommation était à l'heure. La première heure coûtait assez cher, les heures suivantes de moins en moins. Des clients arrivaient. Ils prenaient un verre et se servaient eux-mêmes. Un tonneau était installé sur un comptoir de bois revêtu de zinc donc facile à nettoyer. Ils allaient s'asseoir avec des connaissances. Il n'y avait que trois ou quatre grandes tables. Chacun venait se servir lorsque son verre était vide. La première heure ne revenait sûrement pas trop cher au consommateur pour ce qui était bu. Mais à force de discuter et de boire il lui arrivait de s'endormir avant de s'en aller. A son réveil, il devait payer tout le temps passé à la taverne.

Les clients de ce genre de cabaret étaient surtout les ouvriers agricoles et les tisseurs à bras qui venaient de toute la campagne environnante et même de Cottance et Montchal rendre leur coupe à la ville. Si les tisseurs étaient mariés, leurs femmes venaient souvent avec eux pour

faire quelques commissions et, surtout, emporter l'argent du prix de façon de la coupe de tissu rendue. Bien sûr, elles leur laissaient de quoi acheter le tabac et boire un coup. Sans cette précaution certains ne seraient rentrés que le lendemain.

Personnellement, à Cottance, je n'ai connu que trois cafés. Il y en avait un quatrième qui a fermé ses portes en 1934 et dont je ne me souviens pas. En 1984, a disparu un des trois cafés restants. La veuve qui le tenait avait 65 ans et elle n'a pas trouvé à le revendre. Un autre café qui faisait aussi épicerie a fermé en 1993 et cela manque beaucoup au village. Aujourd'hui, il ne reste donc qu'un seul café qui fait aussi bureau de tabac, dépôt de pain et de gaz. Jusque dans les années soixante-dix, un marchand de chaussures faisait aussi le cordonnier et le buraliste. Une personne handicapée faisait également de la cordonnerie. Un marchand de journaux a disparu depuis les années cinquante. Tous ces commerces ont fermé car, dans nos campagnes, ils n'étaient plus rentables.

Le travail du charron

Nous avons eu trois entreprises de maçonnerie dont deux existent encore. Il y avait deux maréchaux-ferrants à Cottance. Le dernier a cessé son activité il y a deux ans. Un charron fabriquait des chars, des tombereaux, des remorques... C'était une très ancienne entreprise - quatre générations, je crois - qui s'est arrêtée quand sont apparus les attelages métalliques.

Lorsque j'allais à l'école, nous allions voir fabriquer les roues en bois et surtout l'opération du cerclage. Le bandage de fer était chauffé à la forge pour agrandir son diamètre. La roue était installée par terre sur une surface plane sur des cales en bois de la hauteur du demi-moyeu. Ces cales débordaient pour supporter également le bandage. Des arrosoirs d'eau étaient tout prêts car lorsqu'on posait le bandage il fallait vite arroser pour que le bois ne brûle pas. Le retrait du cerclage bloquait les rayons de la roue. Les ouvriers, souvent par deux, travaillaient très vite. Nous, les gamins, nous étions heureux de voir faire ce travail qui n'existe plus aujourd'hui.

Il y avait aussi deux menuisiers au village, l'un fabriquait des meubles, l'autre faisait tous les travaux ainsi que les charpentes. Ces deux entreprises ont disparu.

La veuve Chouzy

Le 8 mars 1924, mes parents ont acheté la petite ferme où j'habite encore. L'ancienne propriétaire s'appelait Marie Peronnet, veuve Chouzy et était née le 12 novembre 1858. Au moment de la vente elle s'était réservée jusqu'à sa mort une petite maison dont elle avait hérité d'un oncle paternel qui était resté célibataire. Cette maisonnette était située sur la propriété et n'avait pas d'accès au chemin public. Je crois qu'elle était très ancienne, ayant peut-être 300 à 400 ans. La porte d'entrée se fermait de l'intérieur avec un gros chevron de bois qui était logé dans le mur et que l'on tirait en travers pour qu'il vienne s'encastrer dans le mur d'en face. C'est la seule maison que je connaisse qui a une fermeture de porte de ce genre.

Dès que j'ai pu marcher, j'allais chez madame Chouzy. Pour gagner un peu sa vie, elle faisait des canettes pour deux tisseurs à bras qui n'habitaient pas très loin de là. Je revois toujours cette personne avec un grand chapeau tenu par une épingle qui traversait chapeau et chignon, assise sur un tabouret. Elle faisait tourner son rouet avec la main droite et de la main gauche faisait le va-et-vient du fil de trame pour la construction de la canette. Elle en faisait également pour mon père. Tous les soirs, elle venait chercher son demi-litre de lait. Le dimanche, elle allait à la messe au village et rapportait son pain et une brioche d'une demi-livre pour sa semaine. Cette dame, dont je n'ai gardé que de bons souvenirs, est décédée en 1940, après être restée alitée seulement trois ou quatre jours. Je crois qu'elle n'a jamais vu un docteur de sa vie.

Je me souviens également d'une autre vieille personne qui était notre voisine. C'était une célibataire. Toute l'année, comme boisson, elle fabriquait de la "piquette". Elle mettait des fruits à fermenter dans une grande biche avec du sucre et du houblon. En été c'était des fruits frais, en hiver des pommes, des poires ou des prunes qu'elle avait fait confire. Au bout de quelques jours la

biche était remplie d'eau. Tout le mélange fermentait. Au fond de la grande berthe, il y avait un *guillon*² que l'on retirait pour remplir une bouteille ou seulement un verre. C'était une boisson délicieuse et qui variait suivant les fruits et la saison.

Des petits aux gros travaux

A la maison, tout jeune, il fallait aider la maman : couper du menu bois, le ramener dans le charbonnier, ramasser de l'herbe pour les lapins... Et puis, à partir de 8 ans, il fallait aller, le jeudi et le dimanche et pendant les vacances, garder les deux vaches et les chèvres au champ. Les prés n'étaient pratiquement pas clos et il fallait surveiller sans arrêt les bêtes, surtout les chèvres qui couraient tout le temps.

A 14 ans, mon frère était parti de la maison pour être petit valet dans une ferme. Moi, je n'avais que 10 ans et il a fallu faire des travaux plus importants. Je me rappelle que chaque semaine, le jeudi, je devais faire cuire une chaudière de pommes de terre pour le cochon. Il fallait alimenter le feu de la chaudière, les faire bouillir une heure et ensuite les écraser.

Je commençais à aider au jardin. On m'envoyait piocher ou ramasser des légumes. Quand j'ai eu 13 ans, mon père avait *échaplé* (aiguisé par battage) pour moi une vieille faux qui était légère et j'ai appris à faucher. L'année de mes 13 ans également – je n'allais plus à l'école – j'ai fait pratiquement tous les chars de foin du paysan voisin. Ensuite il fallait entasser le foin dans la grange, c'était le plus pénible. Ce voisin venait chez mes parents faire les gros travaux avec ses bœufs. La même année je suis allé aux journées de batteuses. Mon travail consistait à couper les liens des gerbes avec une espèce de grand couteau confectionné avec la pointe d'une vieille faux.

L'électricité au village

Je me souviens bien également de l'électrification de la campagne. C'était en 1934-1935. Avec deux petits voisins de mon âge, nous allions voir travailler l'entreprise qui installait la ligne électrique. Le dépôt de poteaux était au village. Les ouvriers avaient une mule pour aller chercher, avec un petit char, trois poteaux à la fois. Ensuite ils étaient traînés, un à un, par les chemins ou à travers champs. On frappait à grands coups de bâton cette pauvre bête qui ne pouvait plus avancer. Elle était vraiment martyrisée. Cela m'avait marqué, on n'avait jamais vu battre une bête de cette façon.

Chez nous, les ouvriers devaient planter un poteau à côté du mur de l'étable mais ils avaient trouvé du rocher. Il a fallu faire "péter la mine". Mon père ne voulait pas, il avait peur que le mur se fende. Je me souviens bien de ce jour-là, c'était un jeudi. Finalement tout s'est bien passé. Un fer avait été fixé dans le mur avec les deux grosses tasses en verre pour les fils d'arrivée. C'était le 110 volts. Mais nous n'avons pas pris l'électricité, mon père n'a pas voulu car il fallait payer (je ne me souviens plus combien). C'est pour cette raison que j'ai toujours fait mes devoirs d'école à la lampe à pétrole que l'on allumait souvent le plus tard possible. Je disais : *Maman, je n'y vois plus rien.*

La tournée du boucher

Dans nos campagnes, avant la guerre de 1939-1945, les gens n'étaient pas miséreux mais pas riches non plus. C'était partout des petites fermes avec quatre ou cinq vaches. Il y avait souvent un valet car elles possédaient une paire de bœufs ou un cheval, parfois les deux. Les paysans qui n'avaient que deux ou trois vaches faisaient fonctionner un ou deux métiers à tisser pour compléter l'apport d'argent. Bien sûr on ne gaspillait rien, surtout pas un morceau de pain.

Je me rappelle du boucher qui faisait une tournée le samedi après-midi. Il venait de Panissières, pour desservir Montchal et Cottance. Il avait un cheval et transportait la viande couverte avec des torchons dans de grands paniers. On commandait d'une semaine sur l'autre, souvent du pot-au-feu.

² Le *guillon*, nom local du fausset, petite cheville de bois.

Chez nous, il était presque à la fin de la tournée et passait vers 6 ou 7 heures du soir. L'été, lorsqu'il faisait très chaud, les mouches s'envolaient lorsqu'il enlevait le torchon sur le panier. Ma mère me disait : *Va vite chercher un seau d'eau fraîche au puits*. Elle mettait la viande à tremper directement dans le seau avec un peu de vinaigre. Il fallait la faire cuire à moitié dès le soir car elle commençait à s'abîmer. On en mangeait à midi avec des "patates" et des carottes qui étaient cuites en même temps. Les autres jours de la semaine, on mangeait du cochon, du lard ou du jambon avec des légumes aussi...

En 1938, au mois de juin - j'avais 12 ans -, j'ai passé mon certificat d'études et je ne suis retourné à l'école que l'hiver suivant jusqu'en avril. La scolarité était obligatoire jusqu'à 14 ans mais ma mère avait besoin de moi. Je suis resté à la maison pour aider aux travaux et aller aux champs. Nous avons deux vaches, une génisse et trois chèvres. Mon père avait été blessé et gazé pendant la guerre de 1914-1918 et il était en très mauvaise santé. C'était ma mère qui s'occupait des bêtes. Deux ans plus tard, en 1940, j'avais 14 ans, mon père m'a dit : *Tu vas rentrer à l'usine, je t'apprendrai à tisser et tu gagneras ta vie*. C'était comme ça.

A cette époque, il n'y avait que deux semaines de congés payés depuis 1936. L'usine reprenait donc le travail le 19 août et moi j'ai eu 14 ans le 22 août. Tout de suite le travail m'a bien plu. J'aimais voir fonctionner le métier à tisser. En octobre, on m'a mis sur un métier, tout seul. On était payé au mètre de tissu et je me souviens de ma première paye : 78,70 F.

Les tisseurs et le Monorail

A la fin du siècle les tisseurs de Panissières réclamaient une voie ferrée qu'ils estimaient indispensable pour assurer l'avenir de leur industrie. En 1888 un projet de monorail est mis à l'étude à partir d'un modèle déjà en service en Irlande. Selon le *Journal Officiel* du 11 juin 1891 tout est soigneusement prévu : construction des machines à Saint-Chamond, quinze mois de travaux prévus, tarifs des transports (y compris celui des bestiaux et des cercueils...), tracé et gares à Feurs, Donzy, Salvizinet, Cottance et Panissières. La voie, longue de 16,9 km, suivra la vallée de la Charpassonne de Panissières à Donzy (commune de Salt) puis celle de la Loise jusqu'à Feurs. Des chevalets assez rapprochés portent le rail unique, à 0,90 m du sol. Pour maintenir l'équilibre de la locomotive et des wagons, sur chacun des côtés du chevalet est fixé un rail guide contre lequel roule un galet à gorge. Pas moins d'une cinquantaine d'ouvrages d'art sont nécessaires pour franchir routes et chemins. Les ponts sont en granit taillé.

Les travaux sont achevés en 1895 et le 22 août on procède aux essais. Le trajet aller depuis Feurs se passe correctement mais au retour les boulons des chevalets cèdent ; la voie est arrachée sur 25 m, un cylindre de la machine crève et les officiels doivent revenir à pied. D'autres essais ont lieu en 1896 et 1898 avec de nouvelles difficultés. Le monorail est finalement abandonné sans avoir vraiment fonctionné. En 1902 le matériel est adjugé à un ferrailleur lyonnais. Les tisseurs des Montagnes du Matin n'ont donc pas eu l'occasion de l'utiliser.

Aujourd'hui le terrain acheté par le département est devenu propriété des communes. Le trajet, balisé, est devenu le *Sentier de Monorail*, un élément touristique intéressant. En juillet 2001, une locomotive du monorail a été réalisée en grandeur nature par les élèves de BTS de chaudronnerie du Lycée Claude-Lebois à Saint-Chamond. Notons aussi que Panissières a conclu un jumelage avec Listowel, une ville irlandaise qui possède un monorail qui, contrairement au nôtre, a fonctionné pendant 35 ans !³

³ Cf. l'article "Panissières : le retour du monorail", *l'Essor du Forez* du 20 juillet 2001.

Les Ouvriers réunis de Cottance

La société de secours mutuels n° 98 de Cottance dite des *Ouvriers réunis* a été fondée le 29 juillet 1882 par le maire de l'époque, M. Grégoire Micolon. C'est probablement l'une des plus anciennes associations du village. A l'origine, elle comptait 45 adhérents. Il y avait un droit d'entrée de 5 F et ensuite une cotisation de 1 F par mois qui devait être payée régulièrement.

Les membres malades bénéficiaient d'une aide : 0,75 F pour aller chez le médecin ; 2 F pour une visite à domicile, 1 F par journée de maladie. Les remboursements pour frais de médicaments étaient évalués par une commission de trois adhérents nommés par le bureau⁴.

En 1885, le nombre des adhérents atteint 76. On décide l'achat d'un drapeau et d'un drap mortuaire ce qui coûte la coquette somme de 395 F.

Un règlement strict prévoyait une amende de 10 centimes pour celui qui ne payait pas régulièrement sa cotisation ou qui, désigné pour assister aux funérailles d'un mutualiste, était absent. Car la société participait toujours aux funérailles d'un de ses membres en envoyant une délégation et le drapeau qui allaient de l'église jusqu'au cimetière. Le drapeau a été renouvelé assez récemment (en 1986 pour un coût de 2 900 F).

M. Micolon fut élu le premier président et exerça ensuite cette charge jusqu'en 1918. Voici ensuite les présidents successifs :

- Pierre-Marie Mollon, de 1918 à 1920
- Joseph Martin, de 1920 à 1930
- Philippe Lauvergnat, de 1930 à 1935
- Jean-Marie Mollon, de 1935 à 1948
- Claude Metton, de 1948 à 1984

(Claude Metton est ensuite resté président d'honneur jusqu'en 2000, année de la fusion de la mutuelle n° 98 avec *Loire Action Mutualiste*, mutuelle n° 1007).

- Gabriel Jourdan, de 1984 à 2000.

L'association avait comme but l'entraide financière entre ses membres en cas de maladie. Elle a rendu beaucoup de services à ses adhérents qui faisaient partie de la population la plus modeste. Elle jouait un peu le rôle de la Sécurité Sociale.

Avec les nouvelles réglementations dues à l'Europe, les mutuelles ont été contraintes de se regrouper. Lors de l'assemblée générale extraordinaire du 25 mars 2000 notre mutuelle n° 98 des *Ouvriers réunis de Cottance* a fusionné avec *Loire Action Mutualiste* (mutuelle n° 1007) pour former une section regroupant les mutualistes de Feurs, Panissières et des environs.

Une autre société de secours mutuels fut fondée le 24 septembre 1899 par Pierre Antoine Farge, un menuisier-charpentier. Il s'agit des *Anciens militaires de Cottance* n° 229. Elle a aussi fusionné récemment avec *Loire Action Mutualiste*.

⁴ Ainsi le 28 septembre 1882, la société verse 3,65 F à Jean Antoine Péronnet pour payer le médecin et les médicaments.

Pendant la guerre

Caché à la ferme Bonnassieux de *la Pale*

La période de guerre, de 1941 à 1945, a été très mauvaise pour l'activité. En 1944, nous ne faisons plus que 26 heures par semaine. Alors on faisait des journées de travail chez les paysans.

Au printemps 1944, une sorte d'inspecteur est passé dans toutes les usines de tissage de la région pour relever le nom des jeunes hommes qui avaient plus de 18 ans. Quelque temps après il se présentait au domicile des personnes concernées avec un soldat allemand. Il donnait une heure pour se préparer et emmenait de suite le jeune à la gare de Roanne où il était embarqué, soit pour le **S. T. O.**⁵ en Allemagne soit pour l'organisation **Todt** qui fortifiait les côtes de la mer du Nord et de l'Atlantique. Heureusement pour moi, on avait prévenu mon père qu'il fallait que je disparaisse.

Je me suis caché dans une petite ferme où je travaillais. J'ai quand même pu continuer mes cours de tissage et je n'ai jamais été recherché. Au début je ne rentrais pas chez nous. Je couchais dans la grange avec une couverture ; à 18 ans on y dort aussi bien que dans son lit.

J'ai gardé un souvenir inoubliable de cette ferme. Le patron était célibataire et vivait avec sa mère. Il avait 38 ans, exactement 20 ans de plus que moi. A 20 ans, il avait fait la guerre du Rif au Maroc et il en avait beaucoup souffert. A la débâcle de 1940, il s'était sauvé et avait fait plus de 300 km à pied pour rentrer chez lui, en passant à travers la campagne.

Cette petite ferme, au lieu-dit *la Pale*, à 40 m de la rivière Charpassonne, est au fond d'une vallée, complètement isolée. Le fermier, Paul Bonnassieux, avait cinq vaches dont trois qu'il avait dressées au travail. C'était un homme d'une force incroyable. Il avait agrandi un *massoud*⁶, un char à foin, en largeur pour pouvoir transporter plus de foin. Quand il arrivait vers sa cour, cela faisait un virage trop serré et le char ne pouvait passer. Alors il passait derrière le chargement et le faisait glisser sur le chemin pour le mettre en face du portail. Une fois, je l'ai vu soulever une truie qu'il voulait tuer avant l'hiver. La bête était en chaleur et restait immobile, alors il l'a prise sous le ventre, avec les bras et l'a soulevée. Les pieds de la truie ne touchaient plus terre. Il m'a dit : oh ! *Elle fait entre 180 et 200 kg.*

Dans les premiers temps où je travaillais chez lui, il voulait préparer un terrain pour y planter une vigne. Il fallait donc miner ce terrain, c'est-à-dire bêcher à 40 cm de profondeur. On devait creuser un fossé à la bêche de 40 cm puis on comblait ce fossé en reprenant la terre à la suite et la seconde bêchée se trouvait dessus, et ainsi de suite. Il est parti le premier et moi, derrière, je faisais tout ce que je pouvais mais je ne suivais pas. Alors il est revenu me trouver et il m'a dit, en patois bien sûr (on ne se parlait qu'en patois) : *n'essaye pas de me suivre, tu n'y arriveras pas.* Effectivement il est arrivé au bout de la terre quand j'étais encore au milieu et à la seconde passe, il me rattrapait. J'étais tout gêné mais il m'a dit : *tu fais ce que tu peux.* J'avais 18 ans, je n'étais ni grand ni gros et lui, c'était une masse de muscles de 1,85 m. Nous nous sommes vite pris en amitié.

Un jour il m'a dit : *Tu m'appelles Paul* (c'était son prénom). Il causait tout le temps mais il était très intéressant à écouter. Très observateur, il connaissait tout de la nature. Il prévoyait le temps qu'il allait faire et se trompait rarement. La fourche de l'écurie qui rouillait durant la nuit annonçait un orage pour l'après-midi. Le pivert qui criait le long de la rivière c'était le beau temps. S'il criait sur le crêt, c'était la pluie.

⁵ Service du Travail Obligatoire.

⁶ *Massot, massou* : char à deux roues (patois forézien) ; cf. Pierre-Louis-Gras (*Dict. du patois forézien*) et Jean Chassagneux, *Imassouo* (Patois de Saint-Jean-Soleymieux).

Le moulin de Paul

Très ingénieux, il avait monté un moulin à farine avec un gros moulin à café, ces anciens moulins que l'on voyait autrefois dans les épiceries. Il avait eu beaucoup de peine à en trouver un. Inspiré par les anciens moulins qui tournaient sur la rivière – il y en avait eu cinq dans la commune de Cottance⁷ – il était allé chercher l'eau en amont de la rivière à l'aide d'un petit bief : une rigole étroite mais profonde creusée dans un pré qui lui appartenait.

Il avait fabriqué une roue à aubes et relié avec un système de pignons d'angles la roue au moulin à café. Le tout était coincé par d'énormes cailloux. Ce mécanisme précaire fonctionnait très bien. Sur le moulin était installé un entonnoir en bois fabriqué par ses soins. Il pouvait contenir entre 15 et 20 kg de blé. A la base se trouvait une petite ouverture avec une glissière pour régler le débit du blé et éviter l'engorgement. La vibration du moulin, quand il tournait, faisait glisser le blé tout doucement.

Le tout était recouvert par un tas de fagots. Le terrain était très en pente et l'accès, sous le fagotier, était camouflé par 5 ou 6 fagots. Du chemin communal qui passait au-dessus, à environ 15 m, on ne pouvait deviner ce qu'il y avait sous ces fagots.

Si le moulin à café était serré au maximum la mouture était alors très fine. Passée au tamis (de gaze à bluter) on obtenait une farine blanche parfaite et qui était très appréciée à cette époque de pénurie.

Les truites et les écrevisses de la Charpassonne

Notre rivière, la Charpassonne traverse la commune du nord au sud sur plus de 8 km. Elle était très poissonneuse à cette époque. En un après-midi, on prenait une pleine boîte de "petits pois" à la ligne avec deux hameçons de gros vairons. Il y avait beaucoup de truites et, surtout, des écrevisses.

Entre midi et 13 h, le paysan dont je parle me disait : *viens, on va prendre quelques truites*. A la main, bien sûr, quand il n'y avait pas beaucoup d'eau. Il me disait : *il faut les coincer dans leur trou sous le ventre et arriver à leur passer l'index par la bouche et rejoindre le pouce par l'ouïe*. Ensuite il fallait les tuer en leur plantant une incisive dans la tête avant de les jeter dans le pré, sur la berge. Il m'avait fait faire l'expérience d'en jeter une encore vivante à 7 ou 8 m dans le pré. Et bien, en une minute elle était revenue à la rivière par petits bonds et sans se tromper de direction. Il m'avait dit alors : *tu la reprendras dans deux jours, elle reviendra dans son trou*.

Quant aux écrevisses, on en prenait des centaines avec des balances, surtout le soir et la nuit. Il y avait à Feurs un hôtel-restaurant qui les achetait et qui en demandait toujours plus. Je peux le dire puisqu'il a disparu : c'était le *Chapeau Rouge* qui était très renommé.

Avec les gendarmes aux trousses

Il n'y avait pas de garde à cette époque. C'était les gendarmes qui passaient de temps en temps le long de la rivière. Je me suis fait courir un soir que j'étais resté tard aux écrevisses. Il faisait nuit. Les gendarmes arrivaient à vélo par un chemin très en pente, sans lumière. Mais les patins de frein qui étaient en caoutchouc synthétique provoquaient un miaulement à chaque tour de roue et c'est ce qui m'a averti.

J'ai vite caché mon matériel en ne gardant que ma musette d'écrevisses et je me suis sauvé. Ils m'ont vu et poursuivi. Je les ai vite distancés car je ne courais pas, je m'envolais. J'avais quitté mes chaussures, des galoches basses en bois. On n'est pas très leste avec ça aux pieds. Je suis passé le long d'une clôture où il y avait beaucoup d'orties. Je n'avais pas de chaussettes et quand je suis arrivé chez mes parents, en faisant un grand détour, mes pieds avaient enflé et je

⁷ Voir ci-dessous l'encadré *La fin des moulins*.

n'ai pas pu dormir de la nuit. J'aurais alors juré ne plus jamais retourner à la pêche ! Pourtant je suis reparti récupérer mes balances et, trois jours après, je repartais à la pêche aux écrevisses.

Actuellement cette rivière est complètement polluée. Il n'y a plus rien.

La fin des moulins

A Cottance, sur la rivière la Charpassonne, il y a eu cinq moulins mais je n'en ai connu aucun en fonctionnement. Sur la commune voisine de Sainte-Agathe, à 500 m environ de la limite avec Cottance le moulin Marcel a fonctionné jusqu'en 1990 à l'aide des eaux de la Charpassonne et grâce à un gros moteur en période de sécheresse. Ce moulin a été transformé en musée par son propriétaire et sa visite est très intéressante.

Plus bas, en aval, il y avait le moulin Vérines qui a dû fermer ses portes dans les années 1930. Le dernier propriétaire était M. Granjard dont la fille Justanie s'était mariée avec M. Marcel et était donc la mère du propriétaire actuel du moulin de Sainte-Agathe. Une petite anecdote concerne ce moulin. Mlle Justanie Granjard, née en 1902 était une amie de ma belle-mère. Elle nous a raconté plusieurs fois que son grand-père, meunier à Verines, avait été "excommunié" par le curé de Montchal parce qu'il travaillait le dimanche. Il lui était pourtant impossible d'arrêter son moulin, alors le curé lui avait interdit d'aller à l'église.

A environ 3 km plus bas, il y avait le moulin Chez Rouze mais qui est situé sur le territoire de la commune de Panissières. Il était alimenté en eau par la Bareaude, un affluent de la Charpassonne. Le moulin s'est arrêté il n'y a pas très longtemps, vers 1995. A la fin, il faisait surtout des aliments pour le bétail.

Toujours en aval, il y avait un moulin à huile uniquement (pour le colza). Il ne travaillait que de façon saisonnière, à l'automne. Il avait été construit par Jean Bernard en 1859. J'ai bien connu la famille et les enfants qui étaient les derniers propriétaires mais je ne l'ai jamais vu fonctionner. Il sert de grange à foin.

Toujours plus bas, le moulin Roche, du nom du dernier propriétaire, est pratiquement en ruine. Ensuite nous avons le moulin d'Aujoux dont le dernier propriétaire était M. Arquillère en 1900. Ce moulin a brûlé en 1902. Il a été acheté par M. Brulas pour établir une usine de tissage (1909-1911).

Au sud de la commune, le dernier moulin était celui de la Pale. Jean Antoine Jourdan était meunier à la Pale en 1884. Son fils fut tué à la Grande Guerre. Son petit-fils, né en 1912, fut maire de Cottance de 1953 à 1983. Ce moulin a complètement disparu, seule la roue existe encore dans les buissons.

Formation professionnelle

Les cours de M. Tachon

Au début de l'année 1942, une loi obligea les jeunes de 14 à 18 ans qui travaillaient dans le textile à prendre des cours de formation professionnelle. Pour toutes les communes environnantes, ces cours étaient donnés à Panissières par un professeur de technologie du tissage, M. Tachon, qui venait, le samedi après-midi, de Tarare.

A Tarare, il existait un lycée technique qui enseignait la mécanique, la menuiserie et le tissage avec, pour chaque section, un atelier correspondant.

Nous étions très nombreux à suivre ces cours et malgré la sévérité du professeur, c'était la pagaille. Nous étions seulement quatre ou cinq élèves vraiment intéressés et le professeur nous a proposé d'aller visiter son lycée de Tarare. Nous avons pris rendez-vous, je me souviens, c'était pendant les vacances de Pâques. Nous sommes donc descendus à Tarare à vélo.

Le directeur du lycée, monsieur Theurier, qui était lui-même professeur de tissage, nous a reçus. Nous avons passé l'après-midi à visiter et il nous a proposé d'assister aux cours professionnels qui étaient donnés tous les samedis aux élèves externes. Nous avons donc recopié tous les cours de théorie de tissage qui avaient été donnés depuis la rentrée d'octobre. Pour la pratique, il n'y avait pas de problème puisqu'on travaillait en usine. Ainsi nous avons terminé la première année en même temps que les autres, fin juin.

La deuxième année fut très difficile. M. Tachon fut remplacé à Panissières par M. Vermare qui, ayant acquis son C. A. P. dans les années 1936-1937, accepta de donner bénévolement les cours. On avait du retard en mécanique générale. Il y avait aussi une heure d'enseignement général avec de l'orthographe. Je me rappelle de la première dictée où j'avais fait 14 fautes, honte pour moi !

A vélo de Cottance à Tarare

Nous étions quatre bons copains : Henri Giroudon de Saint-Forgeux, Pierre Blanc de Panissières, Pierre Jacquet et moi de Cottance. Malheureusement Pierre Jacquet fut ramassé par les Allemands en mars 1944 et ne rentra chez lui qu'en juin 1945 (je crois bien qu'il fut l'un des plus jeunes déportés du S.T.O.). Il dut refaire une année scolaire (1945-1946) pour passer son C. A. P. Quant à Pierre Blanc, il dut partir avec l'organisation **Todt**⁸ mais il s'évada le jour du débarquement de Normandie. Il est décédé en 1972 à 46 ans.

On s'entraidait, "on en voulait" et on s'en est bien sorti. La troisième année fut dure aussi. Nous avions sept heures de cours chaque samedi et, durant la semaine, il nous fallait relever au propre les brouillons faits le samedi. En hiver, nous prenions à Panissières le car de l'entreprise *Goujet* (disparue depuis longtemps) pour aller à Tarare. Il démarrait à 5 h et quand il y avait de la neige, je partais de chez moi à 4 heures à pied. Le car passait par Saint-Forgeux et Pontcharra-sur-Turdine avant d'arriver à Tarare : environ 30 km. Avec tous les arrêts on arrivait à 7 h 30.

Le soir, c'était le même parcours pour arriver à Panissières vers 21 h. Souvent, avec mon copain Henri Giroudon, nous faisons Tarare-Saint-Forgeux à pied (environ 8 km) par les coursières s'il n'y avait pas de neige. Sa mère nous préparait une soupe bien chaude que j'appréciais beaucoup, et ça, on ne peut pas l'oublier.

⁸ Cette organisation porte le nom de son promoteur Fritz Todt (+ en 1942). Elle formait des brigades de travailleurs et avec des entreprises qui collaboraient avec l'Allemagne contribua à la construction des fortifications le long des côtes de l'Atlantique et de la mer du Nord.

Aux beaux jours, nous prenions les vélos. Je ne passais pas à Panissières, je partais par Montchal et Violay et, là, je retrouvais Claudius Gousset de Bussières (qui avait mon âge) et André Bonnefond de Violay (qui avait un an de moins que moi). Nous sommes très vite devenus amis. A vélo, la distance à parcourir n'était que de 23 km. Cela nous permettait de partir plus tard et de rentrer plus tôt. L'horaire des cours, au lycée, était 8 h - 12 h et 13 h 30 - 16 h 30. Nous prenions nos repas à la cantine du lycée.

Un samedi où il avait plu toute la journée, on a décidé de prendre le car *Perrier* qui faisait la correspondance Violay-Tarare. Le car étant complet, le chauffeur a mis nos vélos sur le toit du car et nous a dit : *je redescendrai vous chercher*. Ne le voyant pas revenir, nous sommes allés au café où était l'arrêt pour téléphoner. Sa femme nous a répondu qu'il ne redescendrait pas. Alors, sous la pluie, on a pris la route, 11 km à pied. La mère de mon copain Bonnefond m'a prêté des habits pour me changer. Je suis arrivé très tard, chez mes parents, et en triste état.

Nous avons passé le C. A. P. de *mécanicien-gareur*. *Gareur* est le terme employé pour celui qui entretient le matériel textile. Nous étions dix-huit candidats, internes et externes et j'étais fier d'être sorti le quatrième.

Amicale des anciens élèves du tissage du lycée de Tarare

En 1954, notre professeur, M. Tachon, a eu la bonne idée de créer l'Amicale des anciens élèves du tissage du lycée de Tarare. Le but de cette association était de permettre à tous les adhérents de se retrouver deux fois par an.

Au mois d'avril se déroule l'assemblée générale et au mois de septembre une sortie est organisée par les membres du bureau : visite d'une usine de tissage ou d'un site qui a rapport au textile.

De plus un annuaire a été constitué avec le nom et la profession de tous les membres. Cet annuaire était remis à jour tous les 4 ans et il a rendu de grands services à certains pour retrouver du travail : gareurs dont l'usine fermait, fabricants recherchant des tisseurs à domicile ou inversement.

Cette amicale existe toujours et nous sommes toujours heureux de nous retrouver et de garder des contacts entre nous. Malheureusement, chaque année, nous sommes de moins en moins nombreux. Certains sont décédés, d'autres sont partis, changeant de région ou de profession.

Arrivés à l'âge de la retraite plusieurs ont abandonné l'amicale. Nous avons perdu notre président d'honneur, M. Tachon, décédé en l'an 2000 à 93 ans. Les dernières années, il était domicilié à Roanne. Il était toujours présent à nos assemblées générales.

Malgré tout, on essaie de se retrouver et on parle toujours tissage. Mon ami Henri Giroudon, originaire de Saint-Forgeux, habite Lyon et on se revoit assez souvent. En revanche, Claudius Gousset, qui était de Bussières, habite Castres et on ne se voit guère. On garde seulement un contact par téléphone.

Gareur dans une usine de tissage

Mais revenons à nos métiers à tisser. A la fin de l'année 1945, tout doucement, la vie reprenait. Les prisonniers de guerre rentraient ainsi que les jeunes gens du S. T. O. On manquait toujours de beaucoup de choses mais le tissage redémarrait. C'était l'époque de la rayonne viscosse et acétate fabriquée avec de la pâte à papier. Rhône-Poulenc et Rodhia-Acétate produisaient à plein régime. Faute de soie naturelle, de coton et de laine, on tissait de la rayonne.

L'usine où j'étais tisseur ne pouvant m'assurer un emploi. Fort de mon C. A. P. en poche, j'ai cherché une place de gareur. Je n'ai pas tardé à trouver une petite usine de Panissières, le *Tissage Varilhon* spécialisé dans l'article "corset" et qui comportait quinze métiers. Le gareur, Louis Labbé, s'en allait pour se mettre à son compte comme artisan tisseur.

Je rentrai donc le 1^{er} février 1946 dans cette entreprise. Le gareur resta quinze jours avec moi pour me mettre au courant de la marche de l'atelier. Quand il partit il me dit : *Si tu as besoin de moi, viens me chercher*. Je ne cache pas que j'ai eu plusieurs fois besoin de ses conseils et que son savoir-faire m'a été très utile car c'étaient des métiers à tisser que je ne connaissais pas du tout. La théorie c'est bien beau mais la pratique c'est autre chose ! Comme on dit : j'en ai bavé. Je me suis cramponné et j'y suis arrivé.

Les tisseurs étaient payés au mètre de tissu rendu aussi lorsqu'il y avait un métier en panne, il ne fallait pas qu'il reste trop longtemps arrêté. Quand j'avais un métier en panne, le soir, je ne m'en allais jamais avant de l'avoir réparé. J'avais la responsabilité de la bonne marche de cette petite usine qui comptait huit tisseurs, une caneteuse, une dévideuse et une ourdisseuse. Pour ceux qui ne connaissent pas le tissage je vais expliquer tout ça.

Les tisseurs assuraient la bonne fabrication du tissu. Ils s'occupaient chacun de deux métiers sauf un qui n'en avait qu'un seul. Leur travail consistait à changer la trame quand elle était finie c'est-à-dire la canette qui se déroule dans la navette, ce qu'on appelle le fil de trame. Ils réparaient les fils de chaîne quand ils cassaient et surveillaient le tissu pour déceler les défauts éventuels.

Les défauts peuvent être des fils cassés, trame cassée avec reprise (appelée *faux-coups*), *grilles* ou *crapauds*, arcade ou mailles cassées, piqûres de dessin, *crépillages* de trame, *lardage*, salissures, *épanissures* (petites taches), grosses tasses à nettoyer à l'éther...

Lorsque le défaut est important il faut défaire, c'est-à-dire couper les fils de trame sur les deux lisières, détendre les fils de chaîne et, avec une aiguille spéciale, enlever tous les fils de trame jusqu'au début de la formation du défaut. Cette opération de défaire est souvent très délicate surtout pour les tissus façonnés.

Caneteuse, dévideuse...

La caneteuse - c'était toujours une jeune fille ou une femme – travaillait à faire des canettes. Cela consistait à monter le fil de trame sur un tuyau en bois de 15 à 20 cm de long qui était ensuite placé dans la navette. L'ouvrière était devant une machine appelée canetière qui comprend 20 petits appareils, les broches, disposés sur 6 ou 8 m de long suivant les modèles. Au-dessus de chaque broche était placé, sur un support, la bobine, la flotte⁹ ou le cône de fil trame. Le tuyau en bois, appelé *chanon* en terme de tissage, était enfilé sur les broches qui tournaient, entraînées par un arbre central mu lui-même par un moteur électrique. Quand la broche tournait, elle avait, en même temps, un mouvement de va-et-vient de 4 cm ; le tuyau en bois étant conique, le fil s'enroulait donc en cône jusqu'au bout du tuyau ce qui évitait, au tissage, l'éboulement du fil

⁹ *Flotte* : écheveau de soie ou d'une autre matière.

de trame. A l'arrivée des métiers sans navette, la caneteuse, sa canetière et les tuyaux, tout a disparu. Le fil de trame est envoyé soit par une lance, soit par un jet d'eau ou un jet d'air comprimé.

Le travail de la dévideuse - c'était aussi toujours une femme - consistait à enrouler le fil de chaîne qui provenait d'une flotte ou d'un cône sur des bobines qui serviraient ensuite à l'ourdiseuse. L'ouvrière était placée devant une machine qui comprenait quarante broches fonctionnant selon le même principe que la canetière, les flottes ou cônes étant placés sur des supports au-dessus de chaque broche. Un mouvement de va-et-vient de la largeur de la bobine était donné au fil pour que son remplissage soit régulier jusqu'à la cime des flasques¹⁰. Suivant la grosseur du fil et la longueur de la chaîne que l'on voulait obtenir la longueur de fil pouvait varier de 200 à 600 m sur chaque bobine. Ce travail a également complètement disparu. Les filatures ne fabriquent plus que des cônes de milliers de mètres de fil qui sont employés directement à l'ourdissage.

Ourdissage, pliage, remettage et mise en marche du métier

J'ai employé le mot chaîne mais que veut dire ce mot dans le tissage ? Dans le textile la chaîne ce sont les fils nécessaires pour faire la largeur du tissu enroulés sur un rouleau appelé l'*ensouple*. L'ensouple était en bois avec des flasques en bois également. Maintenant tout est métallique.

C'est sur le battant que repose la nappe de fils de l'ensouple et où passent la navette et le fil trame pour former le tissu. Le battant peut être de différentes largeurs (de 0,90 m à 4,20 m)¹¹. En bout de battant il y a les boîtes (de 1 à 6 de chaque côté) où sont logées les navettes. Egalement sur le battant se trouve fixé le peigne entre les lamelles duquel passe les fils. Il y a également le casse-trame, un organe de sécurité qui arrête le métier lorsque le fil de trame casse ou finit.

L'ensouple ressemble à une grosse bobine. Les flasques sont réglables suivant la largeur du tissu que l'on veut obtenir. Les fils arrivant de l'ourdissoir par petits paquets appelés "mises" sont ancrés sur une baguette qui est fixée sur l'ensouple pour l'enroulement de ces fils côte à côte pour ne pas s'embrouiller. Le nombre des fils varie suivant la largeur du tissu, la grosseur du fil et la contexture du tissu, c'est-à-dire l'épaisseur du tissu.

L'arbre vilebrequin donne le mouvement de va-et-vient au battant. Sur l'arbre de chasse sont fixés les cames qui servent au lancement de la navette. On appelle chasse tout le mécanisme qui sert, par l'intermédiaire du gros fouet, petit fouet ou sabre, chien de chasse, au lancement de la navette. Les taquets de diverses formes étaient en cuir de buffle avant l'utilisation du plastique.

Par exemple, en 130 cm de large, le nombre peut aller de 400 à 15 000 et plus. Pour le travail du corset qui était notre principal article la longueur était de 200 m. Actuellement, sur les métiers sans navette, j'ai vu des chaînes de 10 000 m.

Maintenant voyons le travail de l'ourdiseuse. Les bobines du dévidage que nous avons vu précédemment sont placées sur une cantre. Une cantre était (je dis bien "était" car maintenant elles ne sont plus pareilles) un assemblage en bois en demi-circonférence de 3 m de diamètre sur 1,80 de haut. Cet assemblage comprenait des barres en bois verticales espacées de 20 cm les unes des autres, fixées en demi-circonférence à la base et à la cime.

Les barres avaient des encoches où l'on plaçait la bobine de fil enfilée sur une petite tige pour qu'elle puisse tourner. Le premier travail de l'ourdiseuse consistait à placer ces bobines de fil sur la cantre ; cette opération s'appelait *encantrer*. Elle pouvait mettre de 200 à 600 bobines et plus suivant la largeur de cette cantre.

¹⁰ On appelle *flasques* les deux disques qui forment les côtés d'une bobine.

¹¹ Comme celui du métier *Linder* que l'on peut voir au musée de Bussières.

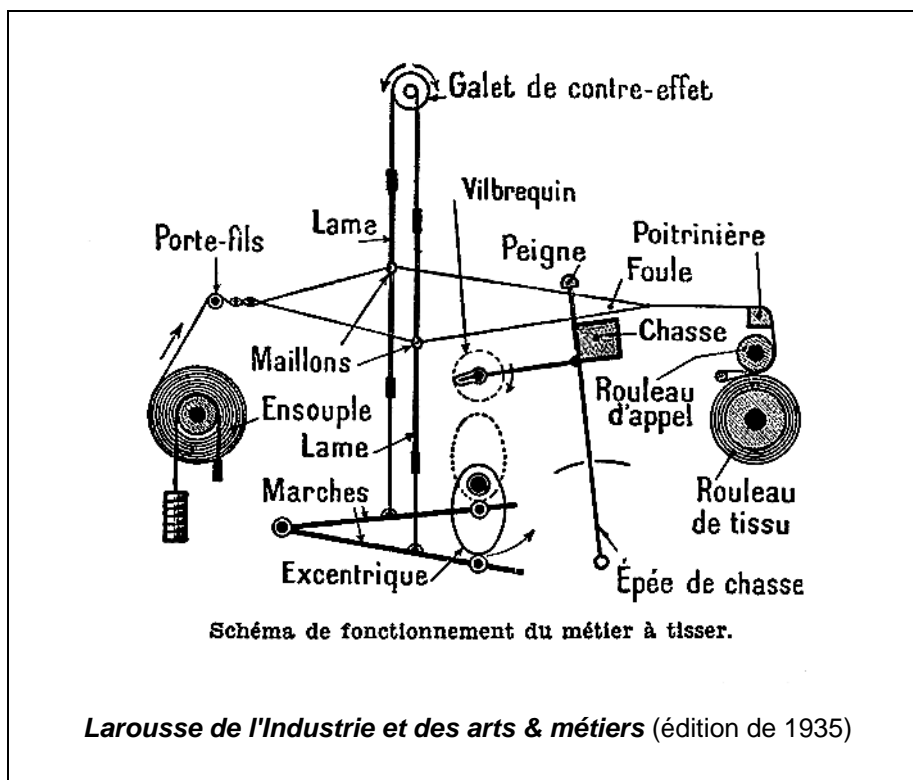
Le fil de chaque bobine était amené et passé dans un peigne appelé peigne *envergeur*. Tous les fils de la cantre étaient rassemblés et ne faisaient plus qu'une largeur d'une dizaine de centimètres. C'est ce que l'on appelait "la mise". Cette "mise" était fixée à l'ourdissoir qui l'enroule pendant un nombre de tours déterminé par la longueur de la chaîne à ourdir.

L'ourdissoir est un grand tambour horizontal dont le diamètre était variable suivant le modèle. Il était entraîné autrefois à la main à l'aide d'une manivelle puis, ensuite, par un moteur. Une deuxième mise était installée à côté de la première et ainsi de suite jusqu'au moment où le nombre de fils de chaîne nécessaire était atteint.

Ensuite le pliage consistait à monter toutes ces mises de fils ensemble sur l'ensouple. Elle formait la chaîne qui était placée sur le métier à tisser. Ensuite chaque fil était enfilé sur une maille ; c'était le remettage. Pour les métiers à tissu uni c'était la lisse et pour les tissus Jacquard (ou façonnés) c'était le *harnais* ou montage.

Ensuite le gareur installait la lisse ou le harnais dans le corps de métier à tisser et on "piquait le peigne". Le peigne est formé d'une succession de petites lames de fer fixées dans un cadre métallique où les intervalles entre les dents sont tous égaux sur une hauteur de 10 à 12 cm et sur toute la largeur du métier à tisser.

"Piquer le peigne" c'est passer entre les intervalles de ce peigne un certain nombre de fils qui correspond à la contexture du tissu que l'on doit obtenir et à sa largeur. Tous ces fils sont réunis par petits paquets et attachés à une toile qui est au préalable enroulée sur les rouleaux du métier.



Le tordage

Je n'ai pas encore expliqué ce qu'était le *tordage* (ou le *nouage* maintenant). Cette opération consistait à raccorder une nouvelle chaîne à une qui finissait. Je prends l'exemple d'un article qui a marché pendant plus de deux ans. C'était de la "robe en écru", tissu teint ensuite en divers coloris. Les chaînes comptaient 6 000 fils et 400 m de longueur. Lorsque ces 400 m de fils étaient tissés, il fallait raccorder fil par fil à la nouvelle chaîne. Depuis l'ourdissage chaque fil était

passé sur deux baguettes en bois. Prenons le 1^{er} fil, il était passé sur la 1^{ère} baguette et dessous la seconde. Prenons le 2^{ème} fil, il était passé dessous la 1^{ère} baguette et sur la seconde et ainsi de suite. Les fils se croisaient entre les deux baguettes et ne pouvaient pas s'embrouiller. C'est ce qu'on appelait l'envergage. Cette opération d'envergage des fils servait pour le tissage. Lorsqu'un fil cassait on lui retrouvait facilement sa place pour le repasser dans sa maille et au peigne.

Pour raccorder une nouvelle chaîne à une qui était finie on faisait de petits paquets de fils des deux chaînes différentes, et grâce à ces baguettes d'envergage de chaque côté, on pouvait facilement trier les fils un à un. Un paquet de fils de la chaîne finie était raccordé à un paquet de la nouvelle chaîne et, avec l'index de la main gauche on triait le fil de la chaîne finie et avec l'index de la main droite on triait celui de la nouvelle chaîne, la tordeuse étant installée entre les deux chaînes, assise sur une chaise la plus étroite possible.

Ces deux fils se présentant ensemble, ils étaient coincés entre l'index et le pouce de la main gauche et cassés dans les paquets et par un mouvement de rotation, tordus sur la 1^{ère} phalange de l'index gauche. Lorsqu'on lâchait ces fils tordus ensemble, le bout cassé d'environ 1,5 cm à 2 cm était tordu sur le nouveau fil et ne se défaisait plus. Cette opération se faisait de la main gauche pour que le tors au passage aux mailles et au peigne soit présenté du bon côté pour qu'il ne dépasse pas.

Ce travail s'apprenait très vite surtout si l'ouvrière savait tisser. Au début elle tordait de 200 à 300 fils à l'heure mais l'habileté venait très vite et les tordeuses, au bout d'une année, arrivait à 1 200, 1 500 fils à l'heure. Pour l'article dont je parle plus haut avec 6 000 fils, la nouvelle chaîne était faite en quatre heures.

Aujourd'hui les tordeuses sont remplacées par de petites machines qui font un nœud à la place du tors. C'est le même principe, chaque fil est passé dessus-dessous non pas sur une baguette mais sur deux bonnes ficelles bien lisses. Les fils triés sont happés par un petit crochet qui les conduit au noueur. Certaines machines arrivent à nouer plus de 20 000 fils à l'heure. Ce matériel a fait son apparition chez nous dans les années 1970 et les tordeuses ont disparu.

Le travail du gareur

Le gareur est chargé de mettre le métier en route. Cette opération demande d'une demi-journée à une journée complète de travail. Enfin le tisseur prend possession du métier et en assure le bon fonctionnement et lorsqu'il juge que quelque chose ne va pas, il appelle le gareur.

Le tisseur est appelé le "canut". Ce terme vient de la Croix-Rousse, à Lyon. Ce quartier de la ville comptait un grand nombre de canuts et de métiers à tisser. A la fin du 18^e siècle, Vaucanson inventa une machine qui fut ensuite mise au point par Jacquard pour fabriquer les tissus façonnés. Avant cette invention il fallait trois ouvriers pour le même métier. Mais cela produisit un chômage considérable à la Croix-Rousse et Jacquard faillit perdre la vie.

Actuellement, on ne parle plus de métier à tisser mais de machine à tisser. Il n'y a plus de canut mais simplement des ouvriers du textile. Dans certains tissages modernes, un ouvrier est chargé de s'occuper de nombreuses machines à tisser, jusqu'à quarante.

J'espère avoir expliqué de mon mieux ce qu'était le tissage. Mais le temps est bien révolu des tisseurs à bras et des métiers mécaniques où il y avait un gareur pour le bon fonctionnement d'une quinzaine de métiers. Pourtant c'était il y a seulement un demi-siècle.



Vaucanson

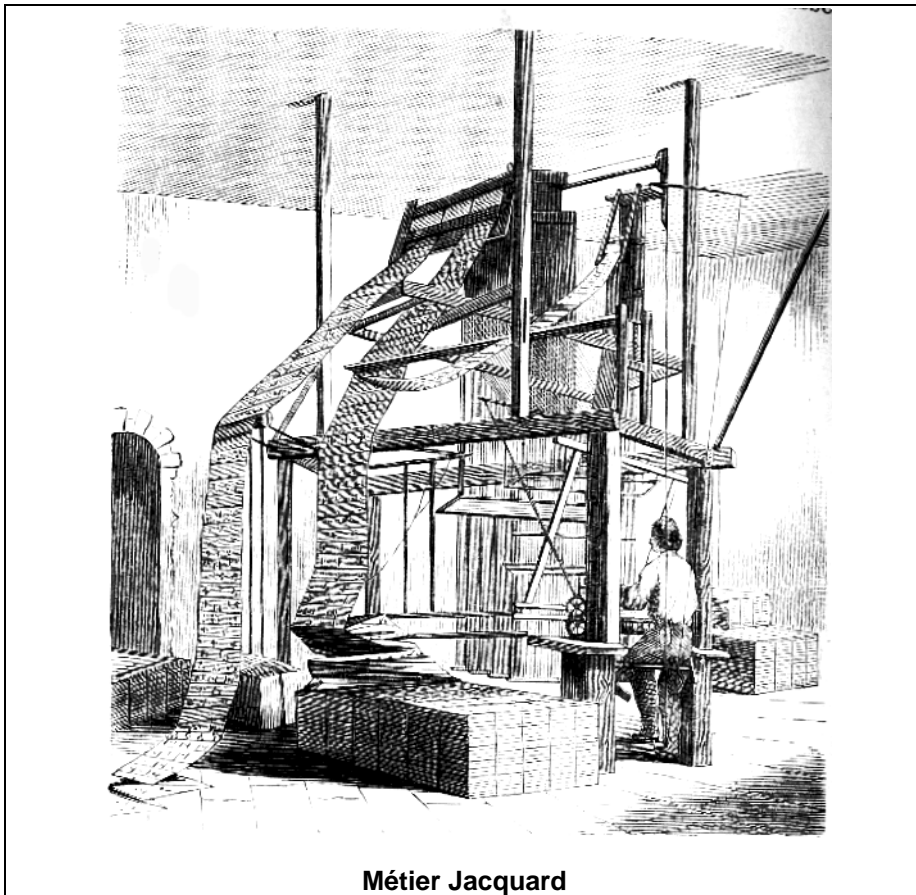
Larousse pour tous (édition 1906)

Vaucanson (Jacques de) : mécanicien français, né à Grenoble, mort à Paris (1709-1782). Ses automates, le *Joueur de flûte* et surtout le *Canard* sont célèbres. Il avait formé une remarquable collection de machines et d'automates, dont quelques pièces figurent aujourd'hui au Conservatoire des arts et métiers.



Jacquard

(gravure extraite de Louis Figuier, *Les grandes inventions*, Paris, Hachette, 1865)



(gravure extraite de Louis Figuier, *Les grandes inventions*, Paris, Hachette, 1865)

Revenons donc à l'après-guerre. J'étais donc gareur dans cette petite usine de 15 métiers où on était tous bien d'accord et où on travaillait dans une très bonne ambiance. On faisait 45 h par semaine ; moi j'en faisais plus car j'évitais de laisser un métier arrêté même pendant le temps de midi. Le patron et le tisseur étaient contents.

Permettez-moi de raconter une petite anecdote pour illustrer cette bonne entente. C'était au début de l'hiver de 1947. Dans la nuit il était tombé 40 cm de neige et le matin je n'ai pu partir à vélo de Cottance. J'étais à 4 km de mon travail, je suis parti à pied et je suis arrivé avec une heure de retard. Le patron avait ouvert l'atelier à 8 h. Il était en train de déblayer la neige et, comme reproche pour mon retard, il m'a emmené boire un café chez lui.

Une autre fois, il m'avait surpris en train d'astiquer ma moto pendant les heures de travail et il m'avait dit : "Oh ! Elle vaudra beaucoup plus d'argent maintenant" et tous les mois, il me donnait 5 litres d'essence pour mes trajets. Cette bonne période dont je garde un très bon souvenir devait s'arrêter à la fin de juillet 1948.

Au début de l'année 1948, j'apprenais que le gareur de l'usine où, à 14 ans, j'avais débuté, voulait s'en aller pour s'installer artisan tisseur. Il était entré en 1928, il avait donc fait 20 années dans la même usine.

Pendant la période d'après-guerre et jusque dans les années 1960, beaucoup de tisseurs se sont installés ; on les appelait tisseurs à domicile. Beaucoup d'ateliers se sont construits comprenant quatre, six ou huit métiers, même à la campagne.

L'histoire de l'usine Brulas

La petite usine dont je parle s'appelait l'usine Brulas, du nom de celui qui l'avait fait construire. M. Brulas possédait au début du siècle une usine dans le village de Cottance et il fabriquait des tissus en soie naturelle dont le tissage est très difficile. Pour tisser la soie naturelle

dans de bonnes conditions, il fallait travailler dans beaucoup d'humidité. En 1902, il y avait sur la rivière la Charpassonne, un moulin qui avait brûlé et qui n'avait jamais été reconstruit.

M. Brulas l'acheta et fit construire de 1909 à 1911 une usine de tissage. Les travaux durèrent deux années. La pierre nécessaire était apportée avec des boeufs d'une carrière située à 2 km. Le "gore" était trouvé sur place. La roue à aubes du moulin fut remplacée par une turbine et un gros moteur à l'huile lourde pour la période où il n'y avait pas suffisamment d'eau. Chaque métier était entraîné par courroie, poulie et arbre de transmission depuis le départ de la turbine ou du moteur. Une grosse dynamo permettait l'éclairage (en 110 volts) de chaque métier.

Malheureusement la force hydraulique n'était pas suffisante et il fallut construire, en amont de l'usine, un grand réservoir qui existe toujours. L'eau y était amenée par un bief. A la base du réservoir elle partait vers la turbine par un tuyau de 800 mm avec une chute de 18 m de hauteur. Tout fonctionna bien à partir de 1913.

En août 1914, la guerre éclata ; six ouvriers partirent à la guerre, le septième fut appelé en 1916. Deux ne revinrent pas et l'usine ferma. Elle rouvrit ses portes en 1919, année où le patron, M. Brulas, fit installer le chauffage central.

Puis M. Brulas, pour des raisons personnelles, décida de vendre ses deux usines, celle du village et celle de la rivière, à un gros fabricant lyonnais pour lequel il travaillait. Cette vente fut passée le 29 février 1920. En 1935, la campagne fut électrifiée. Chaque métier fut équipé d'un moteur électrique individuel. La turbine ne fonctionna plus que pour l'éclairage jusqu'à la fin de 1945.

Ces deux usines formaient les tissages Fortoul de Cottance. Elles ont fermé définitivement, celle de la rivière, le 30 avril 1957, et celle du village quatre années plus tard.



L'usine Brulas

Gareur à l'usine Brulas de la rivière

Je viens de raconter l'histoire des usines Brulas-Fortoul, particulièrement celle de la rivière qui me concerne beaucoup. J'y suis rentré à 14 ans et j'en suis sorti à 18 à cause de la guerre. J'y suis revenu en août 1948 et j'y suis resté jusqu'à sa fermeture (1957).

Donc, au début de 1948, je fus sollicité pour revenir comme gareur à l'usine Brulas. J'étais intéressé par cette proposition pour deux raisons.

Premièrement le travail serait beaucoup plus intéressant à cause de la diversité des tissus qui s'y fabriquaient, l'alimentation des métiers en chaîne et trame que l'on recevait de l'usine du village et la responsabilité que j'aurais de produire du très bon travail.

Chaque tisseur avait un livre où était relevé le métrage de tissu rendu. A la fin du mois je devais calculer la paie de chaque ouvrier et envoyer cette comptabilité à l'usine du village qui, après vérification, me renvoyait le tout avec l'argent pour faire la paie de chaque ouvrier. C'était donc une responsabilité supplémentaire qui s'ajoutait à la charge de la bonne marche des métiers mais elle était bien rémunérée.

J'avertissais donc mon employeur à Panissières qui m'a répondu : "Je veux bien que vous partiez mais il vous faut me trouver un remplaçant". A cette époque c'était logique ; je ne pouvais faire autrement. Je crois que cette mentalité n'existe plus, même dans les petites entreprises. J'ai cherché mon éventuel remplaçant et j'ai finalement trouvé un jeune qui rentrait du service militaire et qui ne voulait pas retourner dans son ancienne usine. Il devait rester quinze jours avec moi, malheureusement j'ai été opéré de l'appendicite et il a dû se débrouiller tout seul et retourner chercher l'ancien gareur.

La deuxième raison était bien différente. Lorsque je suis rentré à l'école, le 1^{er} octobre 1932, on m'a installé à côté d'une petite fille qui, elle, était arrivée à la rentrée de Pâques. A cette époque on rentrait à l'école à 6 ans accomplis et il y avait deux rentrées par année scolaire : une après les grandes vacances d'août et septembre et l'autre après la semaine de vacances de Pâques.

Donc cette petite fille savait déjà faire pas mal de lettres de l'alphabet et moi je pouvais copier sur son cahier. Elle habitait à environ 500 mètres de chez moi mais avant nous ne nous connaissions pas. Nous faisons les trois quarts du chemin ensemble et puis chacun bifurquait de son côté. Le chemin de l'école nous a rapprochés. Le jeudi on remontait au village pour chercher le pain et on se donnait rendez-vous pour partir ensemble.

A 12 ans nous avons fait ensemble notre première communion. A 14 ans, lorsque je suis rentré à l'usine, elle y était déjà ; elle faisait les canettes. A 20 ans nous avons fait la classe ensemble et puis j'ai acheté ma première moto. Les dimanches nous allions faire de bonnes balades avec les copains et copines.

En août 1948, je revenais à l'usine Brulas et cette jeune fille était toujours là. Nous nous sommes mariés le 10 septembre 1949, il va y avoir 52 ans. Nous avons eu trois enfants et huit petits-enfants. Il n'y a plus qu'une chose qui va nous séparer quelque temps mais on se retrouvera encore dans la dernière résidence d'où l'on ne revient pas.

Le Sou des écoles

Le Sou des écoles a été fondé par le maire, Grégoire Micolon, en 1905. Cette association regroupait les deux écoles publiques, celle des filles et celle des garçons. Son but était d'aider les élèves dont les parents étaient peu aisés en leur donnant des livres et des fournitures scolaires, des vêtements et des chaussures. Pendant l'hiver, en période de neige, un petit repas était assuré à midi à ceux qui, très éloignés, ne pouvaient rentrer déjeuner à la maison.

Ensuite on récompensa, sous forme de livrets de la Caisse d'épargne, les meilleurs élèves en fin d'année scolaire. Je me souviens d'avoir reçu la somme de 5 F en 1936.

Les écoles

Lorsque je suis rentré à l'école, en 1932, il y avait l'école des filles et l'école des garçons. Ces écoles, de très beaux bâtiments, avaient été construites au début du siècle. L'école des garçons est mitoyenne avec la mairie.

On entrait donc, garçons et filles, dans la petite classe de l'école des filles pour apprendre à lire et à compter. Nous étions très nombreux. Ensuite, à partir de 8-9 ans, les filles changeaient de classe et les garçons allaient alors à l'école des garçons où il n'y avait qu'une seule classe.

La scolarité obligatoire jusqu'à 14 ans a été instituée, je crois, en 1938 mais je n'ai connu aucun élève qui soit resté à l'école après 13 ans même sans avoir réussi le certificat d'études.

Après 1945, avec le retour des prisonniers et des membres du S.T.O., il y a eu de nombreux mariages et ensuite beaucoup d'enfants. En 1954, une quatrième classe a été ouverte et lorsque ma fille est rentrée à l'école, en 1956, il y avait 104 enfants dans les écoles de Cottance. De là est venue la nécessité de créer une cantine scolaire. Elle existe encore, rend de grands services et fonctionne très bien.

Avec la disparition du tissage, la jeunesse a déserté nos villages. En 1985, il ne restait plus qu'une trentaine d'élèves à Cottance, donc il y a eu suppression de classes. Le regroupement avec Montchal et la création d'une classe maternelle ont été une solution.

La population remontant à nouveau (557 habitants en 1999) avec de nombreux jeunes qui s'installent à Cottance, nous espérons bien que des enfants regarniront les écoles.

Le temps des coopératives et des grandes journées

Dans les années 1950 le tissage rayonnait. Lorsqu'un article disparaissait, il y en avait deux pour le remplacer. Il y avait beaucoup de jeunes dans les usines. Les tisseurs de 30 à 40 ans et même plus s'installaient. Dans les villages beaucoup d'ateliers se sont construits et même en pleine campagne. On revenait à l'époque du tisseur paysan. Les fabricants lyonnais et stéphanois recherchaient les tisseurs à domicile car lorsqu'ils avaient un travail urgent, ces tisseurs faisaient 12 ou 14 heures par jour.

Les coopératives de tissage se sont créées : Rozier-en-Donzy, la plus ancienne, Panissières et Bussière, pour ne citer que les plus près de chez nous. Il y en a eu dans toute la région lyonnaise. Les coopératives de tissage étaient des associations selon la loi de 1901. Les tisseurs se groupaient en mettant chacun une part égale de capital. Il fallait trouver un local et un ouvrier connaissant bien le tissage. Il était l'intermédiaire entre le fabricant et le tisseur. Le tisseur allait chercher ce que l'on appelait les ordres et rendait le tissu. Les coopératives retenaient environ de 8 à 10 % sur le prix de façon du fabricant. Elles se sont très vite développées avec des locaux agrandis pour faire la préparation sur place c'est-à-dire le dévidage et l'ourdissage et loger la matière première ce qui demandait beaucoup de place.

La coopérative de Rozier a eu deux employés plus le directeur. Lorsqu'un tisseur voulait adhérer à une de ces coopératives, il devait verser le montant des parts égales au départ, plus l'inflation. Certains tisseurs indépendants adhéraient à deux coopératives ce qui leur permettait de trouver plus facilement du travail convenant au matériel qu'ils possédaient.

Dans les usines, il fallait parfois faire des heures supplémentaires pour rendre une coupe de tissu qui devait partir le lendemain, à 5 h du matin par les soins du transporteur local pour être chez le fabricant à 8 h.

Dans notre usine Brulas, je n'avais aucun problème lorsqu'un article devait être fabriqué en urgence, les tisseurs ou tisseuses étant payés au mètre de tissu rendu ils étaient tout heureux de faire du supplément.

Il m'arrivait de faire finir à un tisseur sa chaîne après les heures réglementaires. Il m'aidait à préparer la suivante et la tordeuse attaquait à "tordre" à 8 h du matin. A midi c'était fini ; en une demi-heure je remettais le métier en route et à 14 h le tisseur reprenait son métier en état de fonctionner.

Disparition des tissages Fortoul

Cette abondance de travail dura jusqu'au début de l'année 1955 où une crise du textile se profilait à l'horizon. Nous ne faisons plus que 40 heures. Il fallait souvent changer d'article. Pour la soie naturelle le fabricant avait perdu sa clientèle anglaise.

L'hiver 1955-1956 fut très froid. Le 31 janvier 1956, il tomba une couche de neige et le lendemain la température descendit à moins 18°. Le retour d'eau du chauffage central de l'usine gela et il fallut une journée pour le dégeler avec une grosse lampe à souder. Pour éviter que cela ne se reproduise, il fallait mettre 40 kg de charbon dans la chaudière à 10 h du soir et encore la regarnir à 4 h du matin. Ceci dura tout le mois de février ; certains jours la température descendit à moins 22°. J'ai passé 11 tonnes d'antracite pour le chauffage.

En fin d'année, j'ai été averti que notre usine fermerait l'année suivante. La fermeture eut lieu à la fin d'avril 1957, seule restait l'usine du village qui ferma ses portes quatre ans plus tard. Les tissages Fortoul disparaissaient. Pour moi, j'aurais retrouvé du travail tout de suite dans une usine de Panissières qui avait changé beaucoup de métiers mais pour rentabiliser ce matériel neuf il fallait faire équipe, c'est-à-dire les trois fois huit heures. J'ai refusé cette offre, pour moi la nuit est faite pour dormir et non pas pour travailler.

Artisan tisseur

Comme j'étais propriétaire, je décidai alors de m'installer chez moi. J'avais gardé la maison de mes parents ; mon père était décédé en 1948 et ma mère y habitait toujours (elle est décédée en 1962). Je fis construire un atelier où je pouvais installer quatre métiers à tisser. Je descendis à Lyon où l'on trouvait du matériel encore en bon état.

La crise du tissage avait déjà fait beaucoup de mal à la Croix-Rousse. Les usines qui ne se modernisaient pas disparaissaient ainsi que les artisans qui arrivaient à la retraite. Ils ne trouvaient pas à louer ou à revendre leurs métiers. Il faut dire aussi que le métier sans navette avait fait son apparition. Le progrès technique était considérable dans ce domaine.

J'ai vu le premier métier à tisser sans navette à la foire de Lyon en 1951. Ses inventeurs étaient deux jeunes du milieu textile, MM. Fayolle et Ancet. Ce n'était qu'un prototype mais l'invention était là et elle se perfectionna très vite. Ce métier ne tournait qu'à 120 coups par minute c'est-à-dire que le fil de trame ne passait que 120 fois entre les fils de chaîne dans une minute. Actuellement les machines à tisser tournent entre 400 et 700 coups suivant l'article tissé et chaque machine est dotée d'un ordinateur.

J'achetai donc à Lyon deux métiers dans une usine qui avait cessé son activité. Il fallait les démonter, prendre un transporteur et les remonter. Pour moi, ce ne fut pas un problème et à la fin de juin 1957, je rendais mes premières coupes de tissu.

Par la suite j'achetai un troisième puis un quatrième métier et me voilà parti comme artisan tisseur. J'adhérai à la coopérative de Panissières et quelques années plus tard à celle de Rozier-en-Donzy pour pouvoir trouver du travail ce qui n'a pas été toujours facile à partir des années

1970. Les premiers métiers à tisser que j'avais achetés je les ai renouvelés quelques années après. Il fallait sans cesse améliorer notre matériel : métiers plus large pour tisser en 140 cm. Lorsque j'ai fini ma carrière, en 1986, j'avais changé mes métiers trois fois, sauf un que je n'avais changé que deux fois, c'est-à-dire que j'avais acheté 11 métiers.

Le travail des femmes de tisseur

Il ne faut pas oublier le rôle des femmes de tisseur. Le travail de nos épouses étaient indispensable pour la rentabilité de l'atelier. Elles connaissaient tout du métier. Souvent, jeunes filles, elles avaient travaillé en usine et elles étaient très habiles et souvent plus soigneuses que leurs maris. Je n'ai pas connu beaucoup de célibataires artisans tisseurs. De même, une dame qui devenait veuve ne pouvait travailler longtemps toute seule. Nos femmes nous remplaçaient à l'atelier lorsqu'on devait partir ou qu'un métier était arrêté à cause d'une panne.

Lorsqu'on changeait d'*article* c'est-à-dire de fabrication de tissu il fallait toujours être deux pour faire *un remettage* (passer les fils dans la lisse, dans les mailles et au peigne). Qui nous aidaient ? Nos épouses et, en plus, elles avaient à s'occuper des repas, du ménage et des enfants. Dans un atelier familial les femmes travaillaient autant que les hommes. Avec 4 métiers à tisser à 3 ou 4 navettes chacun ce qui faisait une douzaine de canettes différentes, il fallait être deux pour faire du rendement. Certes on a gagné notre vie – on en reparle encore souvent entre tisseurs – mais on tissait parfois jusqu'au samedi midi pour rattraper du temps perdu dans la semaine.

Et les soirs, après le souper, vers 21 h, il fallait métrer les pièces, les pincer, enlever les taches quand il y en avait et les rouler. Nous arrivions à faire 65 ou 70 h par semaine. On avait l'avantage, c'est vrai, d'avoir le travail sur place, sans avoir besoin de faire des kilomètres pour aller au "boulot". Et si quelqu'un nous rendait visite, on prenait un moment pour boire un "canon". Il n'y a pas très longtemps un tisseur à domicile me disait que, dans notre corporation, il ne connaissait pas de ménage qui se soit séparé. Il me disait : "Quand on a travaillé, pâti ensemble, et bien, ça soude un ménage". Je crois qu'il a raison, je suis bien de cet avis.

Trente années de métier

En trente années d'artisan tisseur, j'ai tissé de toutes les matières qui existent. Le premier métier que j'ai monté en mai 1957 était pour tisser un article appelé "ameublement édredon" en 130 cm de large. La maison Viart de Montbrison en employait beaucoup pour faire des couvre-lits. Ensuite j'ai fait longtemps du tissu cravate. Les coloris étaient très variés mais les métrages étaient courts.

Les meilleurs articles que nous avons tissés étaient les "tissus robe" surtout en soie naturelle. C'était très délicat car il fallait rendre du travail parfait mais les prix de façon étaient intéressants.

Lorsqu'un article finissait, il fallait trouver autre chose. Souvent il fallait changer ce que nous appelions le montage ou harnais en façonné ce qui demandait plusieurs jours de travail et évidemment des frais pour acheter les fournitures.

Les tentures de la chambre de la Reine

Un jour j'ai eu la visite d'un fabricant de Saint-Avertin-les-Tours¹² avec le directeur de la coopérative de Panissières. Il cherchait un tisseur pour faire un article d'ameublement bien spécial avec de grands motifs. C'était destiné aux châteaux de la Loire, pour refaire les tentures, fauteuils, baldaquins... C'était très compliqué et nous avons dû faire appel à notre ancien professeur de tissage de Tarare pour mettre au point cette fabrication. Le fabricant payait les fournitures du montage. Il y avait 15 000 fils. J'acceptai sa proposition, le prix de façon au mètre étant très bon. J'ai travaillé longtemps pour ce fabricant mais souvent par intermittence, quelquefois pendant 6

¹² Arrondissement et canton de Tours, Indre-et-Loire.

mois puis on pliait le montage et on se mettait à autre chose. Lorsqu'il voulait à nouveau du tissu, je remettais cet article en route. On faisait souvent les pièces de tissu très courtes : 80 ou 100 m.

Une fois (je ne me rappelle plus la date), j'ai tissé pendant presque toute une année pour la réfection du Petit Trianon. Le dernier travail que j'ai fait sur ce métier, c'était en juillet et août 1986. J'ai tissé 120 mètres (chaîne en soie naturelle) pour refaire les tentures et les fauteuils de la chambre de la Reine du château de Chambord.

On se donnait de bons coups de main entre artisans tisseurs. Lorsqu'un tisseur achetait un métier, on partait à quatre ou cinq pour démonter ce matériel, vers la Croix-Rousse, à Lyon surtout. Le transporteur arrivait dans l'après-midi et le soir le nouveau métier était chez le tisseur. Et on l'aidait souvent à le remonter ce qui demandait beaucoup d'heures de travail avant qu'il puisse fonctionner à nouveau.

Il y avait une grande solidarité entre nous. Lorsque nous avions des problèmes avec des nouvelles matières, nous nous consultions pour pouvoir les résoudre.



Tissu d'ameublement 15 000 fils
pour la maison Roze de Tours

Cottance, Rozier, Panissières, Bussières...

Le pays des tisseurs

Il y avait une grande amitié entre les tisseurs à domicile de Cottance et même avec ceux des communes voisines. Grâce aux coopératives et aussi aux fabricants ou donneurs d'ordre qui nous donnaient du travail, on arrivait à tous se connaître du fait que nous nous rencontrions souvent. Lorsqu'une coopérative avait pris une grosse commande - mettons 5 000 mètres - à livrer pour une date fixée, il fallait que le directeur trouve le plus vite possible à monter cet article

c'est-à-dire à trouver rapidement cinq ou six métiers de libres. Donc l'artisan tisseur était contacté, le plus souvent par téléphone qu'il soit de Cottance, de Rozier-en-Donzy, de Panissières et même de Bussières. Je crois que c'est ces quatre communes des Montagnes du Matin qui avaient le plus de tisseurs à domicile.

Il y avait plusieurs ateliers à Essertines-en-Donzy, Pouilly-lès-Feurs, Violy et Chambost (dans le Rhône) mais avec lesquels nous n'avions pas beaucoup de contacts. Montchal avait beaucoup de tisseurs à bras pour fabriquer la gaze à bluter mais, au fur et à mesure qu'ils arrivaient à la retraite, les jeunes ne prenaient pas la relève. Ils préféraient aller à Panissières où se trouvait une usine importante, *Union Gaze à Bluter*, qui a définitivement fermé ses portes en l'an 2000.

A Montchal étaient installées deux petites usines de tissage. L'une a fermé faute de repreneur, en revanche l'autre a prospéré. Le fils n'a pas eu peur d'entreprendre, de foncer comme on dit. Il a investi gros en agrandissement et en matériels modernes. Je crois qu'aujourd'hui la *S.A.R.L. Denis et Fils* est l'un des plus importants fabricants de soieries de la région.

Cottance

A Cottance j'ai trouvé que dans les années 1950-1960 il y avait 57 ateliers de tissage. Certains avaient 1, 2, 3, 4 et même 6 métiers à tisser. Deux grands ateliers comptaient une dizaine de métiers avec un ou deux ouvriers. Avec cinq petites usines, on comptait en tout environ 340 métiers mécaniques armurés ou façonnés qui faisaient vivre la population (747 habitants en 1954).

Après guerre, il y a eu beaucoup de mariages : les prisonniers rentrés ainsi que les jeunes qui étaient au S. T. O. , la classe 1942 était assez nombreuse. En 1958, l'école avait 4 classes et 104 élèves. Mais en 1991 la population de la commune était tombée à 487 habitants seulement. Aujourd'hui elle remonte tout doucement malgré l'absence d'industrie. Certains vont travailler loin, jusqu'à Saint-Etienne. Cottance devient un village-dortoir. Beaucoup d'anciennes maisons se sont vendues pour devenir des résidences secondaires ce qui n'apporte que peu de vie à la commune. Le paysan tisseur à bras et l'artisan tisseur à domicile ont disparu. La page est tournée.

Pannes et réparations

Depuis bien avant la guerre de 1939-1945, il y avait à Bussières un négociant de matériel textile, la maison *Pouilly*. Elle a beaucoup prospéré dans les années 50-60. Les tisseurs y trouvaient à des prix raisonnables tout ce dont ils avaient besoin : le métier à tisser, les mécaniques armurées et façonnées, les peignes, mailles, arcades, navettes, pièces de métiers, pignons, arbres, moteurs. Nous, les tisseurs à domicile, avons beaucoup de chance d'avoir cette maison près de chez nous. Lorsqu'une pièce cassait, on allait vite voir chez *Pouilly* et il était bien rare que l'on ne trouve pas de quoi se dépanner. Si c'était une grosse pièce à changer, on faisait appel à un tisseur un peu plus expérimenté en mécanique et la réparation était vite faite. Le tisseur redémarrait sans avoir trop perdu de temps.

Nous avons également deux artisans en mécanique générale : un à Pouilly-lès-Feurs et l'autre à Panissières. Ils ne travaillaient pratiquement que pour le tissage (usines et tisseurs à domicile) surtout pour des soudures et des pièces usées à refaire complètement.

A Lyon, à la Croix-Rousse, il y avait un artisan spécialisé dans la réparation des mécaniques Verdool (mécaniques Jacquard pour tissage façonné). M. Morandi, c'était son nom, était connu de tous les canuts de la Croix-Rousse et des Montagnes du Matin. Son travail était d'une grande précision. Lorsqu'un tisseur voulait acheter un métier ou qu'un atelier fermait ses portes à la Croix-Rousse, il faisait l'intermédiaire mais ne prenait aucun bénéfice sur la vente.

Avec les canuts de la Croix-Rousse

Nous avons de très bonnes relations avec les canuts de la Croix-Rousse. Il y avait au moins trois canuts sur dix qui étaient originaires de chez nous. Certains avaient encore de la famille dans la région. Quand on se rencontrait, tout de suite ils nous disaient : *D'où tu es ? Tu as dû connaître un tel ? Pour quel fabricant tu travailles ? Quel article tu fais ?*

Evidemment ça se terminait au bistrot. Quand on allait dans un café des canuts, à la Croix-rousse, on ne vous demandait jamais ce que vous vouliez boire. Dès qu'on était assis on vous apportait un pot de beaujolais, c'était la boisson des canuts. On voulait tous payer un pot et il arrivait parfois que l'on en boive trop car le beaujolais à 12 ou 12,5° avait vite "arrangé" son homme. Heureusement qu'il n'y avait pas la circulation actuelle ni les contrôles parce que toutes les fois qu'on allait à la Croix-Rousse c'était pareil !

Il n'y a plus aucun métier à tisser à la Croix-Rousse. Il paraît que c'est devenu un quartier résidentiel. Il y a plus de 10 ans que je n'y suis pas allé.

J'ai travaillé 17 ans en usine et 29 années comme artisan tisseur. J'ai toujours aimé mon métier. La ville de Panissières a acheté une ancienne usine de tissage pour créer un musée : les anciens établissements *Piquet-Loire* qui fabriquait du linge de table. Ce musée de la cravate et de la gaze à bluter ne doit pas concurrencer le musée de Bussières mais le compléter. Je suis heureux de faire partie de l'association qui doit l'organiser. Nous avons déjà un métier de cravate qui fonctionne et un métier à bras de gaze à bluter en état. J'espère que Dieu me prêtera vie et santé encore longtemps pour que je puisse m'en occuper avec de nombreux amis tisseurs.



Damien Ruffier devant le métier cravate
du futur musée de Panissières

**La feta de lou Medaillis
de l'Union de Gazes à bluter**

Chanson bouffe créée et chantée par P. Dumas
au banquet du 3 juillet 1927 à Montchal
(air des *Petits Canuts*)

1^{er} couplet

*Aye ané la feta de tous lou medaillis
Quoya mé de trente ans que font de bluterie
De Monchair à fontane, de Panessire à Rozy
Vo pi bin tou lou prindre : oye de bons ouvris.*

2^e couplet

*Oya de devoudouses que son bien travailli ;
Oya de z'ordaissouzes, o ne po de z'apprenties ;
Oya lous apprêteurs que son bien étiri,
Quo fésse rolueau ou rama, oye toujours bien figni.*

3^e couplet

*Oya lous employés que sont tqui pe villi
Quand l'ouvri rin sa copa faut po co manqu'in fi,
Et quand oya na tara, un cordon déchiri,
No z'on d' racommodouses que sont bien zou rangi.*

4^e couplet

*Quand l'ouvri prin sa chaîna et que vé la monto
A dit : j'ai bien de veine, y n' mon po démonto,
Et comm'a l'a d' la peine et comm' o fait bien chaud,
A quitt' son sa, sa chaîna, et rintre vé Pataud.*

5^e couplet

*N'a nai je fis un révo qu'ête bien réussi :
To dre je montis vère siomou ou paradis
Et, in urant la porta, veitquie ce que je vis
Aicrit in grousses lettres : Avis a tous ouvris :*

6^e couplet

*Tou ce tou que font yo trames et que le fon buyi,
Que beton d'égue chaude pe mé le radouci,
St Pierre lous avise avai de vilains zy
Et yo dit : Creyi me, vo in intreri po tqui ???*

7^e couplet

*Si no z'ons bien de veina, ai no sommes lurons,
Faut bien zou reconnaître, no z'on de bons patrons ;
Le bonheur de Montchair, l'avenir dou paï
Chantons zou bien hiaut : vive la bluge bluterie...*

*

* *

La fête des Médailleurs

de l'Union des Gazes à bluter

1 - C'est aujourd'hui la fête de tous les médaillés
Qu'il y a plus de 30 ans qu'ils font de la bluterie
De Montchal à Fontane, de Panissières à Rozier
Vous pouvez bien tous les prendre : ce sont de bons ouvriers.

2 - Il y a des dévideuses qui ont bien travaillé ;
Il y a des ourdisseuses, ce ne sont pas des apprenties ;
Il y a les apprêteurs qui ont bien étiré,
Que ce soit rouleau ou rame, c'est toujours bien fini.

3 - Il y a les employés qui sont là pour veiller
Quand l'ouvrier rend sa coupe, il ne faut pas qu'il manque un fil.
Et quand il y a une tare, un cordon déchiré,
Nous avons des raccommodeuses qui savent bien y ranger.

4 - Quand l'ouvrier prend sa chaîne et qu'il va la monter
Il dit : j'ai bien de la veine, ils ne m'ont pas démonté,
Et comme il a de la peine et comme il fait bien chaud,
Il quitte son sac, sa chaîne et rentre chez Pataud¹³.

5 - Une nuit, je fis un rêve qui était bien réussi :
Tout droit je montais là-haut au paradis
Et ouvrant la porte, voilà que je vis
Ecrit en grosses lettres : Avis à tous les ouvriers.

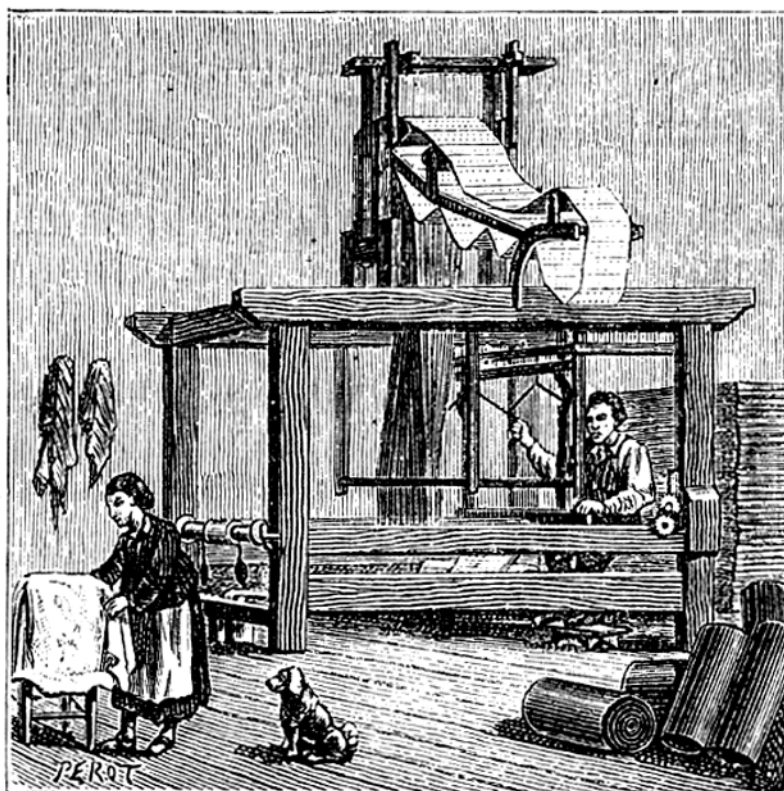
6 - Tous ceux qui font leurs trames et qui les font bouillir
Qui mettent de l'eau chaude pour mieux les radoucir,
Saint Pierre les avise avec de vilains yeux,
Et leur dit : Croyez-moi, vous n'entrerez pas là ???

7- Si nous avons bien de la veine, si nous sommes lurons,
Faut bien le reconnaître, nous avons de bons patrons ;
Chantons le tous bien haut : Vive la bluterie !
Le bonheur de Montchal, l'avenir du pays

*

* *

¹³ Chez *Pataud* : un café de Panissières fréquenté par les tisseurs à bras.



Ouvrier de Lyon tissant la soie à l'aide du métier Jacquard

La plupart des ouvriers de Lyon travaillent chez eux avec des métiers qu'ils possèdent ou qu'on leur prête. D'autres travaillent dans de grands ateliers où les métiers sont mus à la vapeur. Du haut des métiers on voit se dérouler toutes faites les pièces de soieries ou de rubans. (G. Bruno, *Le Tour de France par deux enfants*, librairie Belin, 1877)

Bussières

Musée du tissage et de la soierie

Histoire et savoir-faire du tissage dans les Montagne du Matin, à 5 minutes de Balbigny.

Visites guidées, démonstrations tous les jours de 15 h à 19 h (dernière visite à 18 h), sauf mardi. Place Vaucanson 42510 Bussières.

Panissières

Futur musée de la cravate

Un musée de la cravate est en cours d'organisation à Panissières, dans l'ancienne usine Piquet, rue Jacquard. Il sera ouvert à partir de décembre 2001, les premiers dimanches de chaque mois de 15 à 19 h.

Table

La vie des paysans tisseurs des Montagnes du Matin	page 5
○ Les cinq usines de tissage de Cottance (encadré)	
○ De Constancia à Cottance (encadré)	
Souvenirs d'enfance	page 9
○ Les artisans et commerçants de mon village	
○ Les cafés	
○ Les tavernes de Panissières	
○ Le travail du charron	
○ La veuve Chouzy	
○ Des petits aux gros travaux	
○ L'électricité au village	
○ La tournée du boucher	
○ Les tisseurs et le Monorail (encadré)	
○ Les <i>Ouvriers réunis</i> de Cottance (encadré)	
Pendant la guerre	page 15
○ Caché à la ferme Bonnassieux de <i>la Pale</i>	
○ Le moulin de Paul	
○ Les truites et les écrevisses de la Charpassonne	
○ Avec les gendarmes aux trouses	
○ La fin des moulins (encadré)	
Formation professionnelle	page 18
○ Les cours de M. Tachon	
○ A vélo de Cottance à Tarare	
○ Amicale des anciens élèves du tissage du lycée de Tarare	
Gareur dans une usine de tissage	page 20
○ Caneteuse, dévideuse...	
○ Ourdissage, pliage, remettage et mise en marche du métier	
○ Le tordage	
○ Le travail du gareur	
○ Vaucanson et Jacquard (encadrés)	
○ L'histoire de l'usine Brulas	
○ Gareur à l'usine Brulas de la rivière	
○ Le sou des école ; les écoles (encadré)	
○ Le temps des coopératives et des grandes journées	
○ Disparition des <i>tissages Fortoul</i>	
Artisan tisseur	page 29
○ Le travail des femmes de tisseur	
○ Trente années d'artisanat	
○ Les tentures de la chambre de la Reine	
Cottance, Rozier, Panissières, Bussière	page 31
○ Le pays des tisseurs	
○ Cottance	
○ Pannes et réparations	
○ Avec les canuts de la Croix-Rousse	
○ La fête des médaillés (chanson)	



**Locomotive du monorail,
exposée place de la Liberté à Panissières**

(cliché Damien Ruffier, août 2001)

Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au numéro 87-88 d'octobre 2001 - **ISSN - 0241-6786**

Rédition : mai 2012

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou, Pascal Chambon.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Stéphane Prajalas, Jean-François Roche, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

Impression (mai 2012) : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.